

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

---

(suite)

Les passions, qui tombent dans le lot de chacun de nous, et qui mènent, sous des formes diverses, le drame accidenté de l'histoire, ne sont point absolument mauvaises en elles-mêmes; elles sont bonnes au contraire, et utiles tant qu'on en reste le maître; mais elles ne tardent pas à devenir funestes lorsque, au lieu de les dominer et de les régler pour le bien, on se laisse aveuglément guider par elles. Or, telle est l'irrémissible faiblesse de la nature déchue que de nous-mêmes on ne saurait ni les modérer ni les contenir au point de les empêcher d'être une cause active, une source féconde de confusion, d'anarchie et de mal. Il faut donc chercher en dehors de soi une puissance neutre, souveraine, inflexible, qui leur en impose et s'en fasse obéir. Cette puissance, on le devine, n'est autre que celle de la Religion, qui soumet la nature en la restaurant. Seule, elle suggère les moyens et donne le courage d'asservir les passions en les assujettissant au joug du devoir. Elle ne se contente pas de les mettre dans l'impuissance de nuire en les pliant sous le frein de son autorité. Elle fait plus: elle s'en sert pour l'utilité et l'avantage de tous; elle les rend éminemment sanctifiantes. En les dépouillant de ce qu'elles peuvent avoir de charnel, de fragile ou de trop personnel, elle les porte sur l'aile de la foi à l'amour et au culte de la Divinité: ce culte et cet amour, une fois qu'ils se sont emparés de l'esprit et du cœur, écartent aisément tout ce qui, dans le mouvement ordinaire de la vie, serait de nature à contredire l'idée noble et sublime que l'Évangile fait concevoir des perfections divines. Peut-il y avoir œuvre plus belle de moralisation et de perfectionnement que celle-là, qui s'opère au plus intime de l'être pour éclater au dehors par une libre et puissante floraison de vertus?

Les saints, ces véritables héros du Christianisme, bien autrement dignes d'admiration et d'éloges que les sages qu'a vantés l'antiquité, parce que les vertus dont ils offrirent en eux le modèle dépassent humainement toutes les limites du possible, les philosophes, les poètes, les artistes dont les œuvres sont restées dignes de mémoire, étaient doués pour la plupart d'une nature sensible et passionnée, en sorte qu'on serait tenté de croire que les facultés affectives ou passionnelles sont en proportion des facultés intellectuelles et morales ; ce qui est constant du moins, c'est que plus ces dernières sont développées chez l'individu, et plus les premières grandissent et poussent en tous sens, comme les branches d'un chêne vigoureux qui se multiplient par suite de l'extrême abondance de la sève nourricière. Cette observation, fondée sur l'expérience et les données de l'histoire, montre que les passions sont inhérentes à la nature de l'homme, qu'elles constituent chez lui une de ses conditions d'existence ; et elles forment son bonheur ou sa perte, son opprobre ou sa gloire, suivant l'usage bon ou funeste qu'il en fait.

Le tout est de savoir les diriger, et la croyance à laquelle nous appartenons leur donne la vraie direction qui les préserve des égarements du vice ou de l'orgueil. Pourvu qu'elles écoutent ses préceptes, elles se maintiennent pures et intactes dans la dignité convenable, également éloignées des extrêmes qui excluent le bon sens. Elle leur apprend que l'indépendance qu'elles convoitent forme une pente rapide qui les entraînerait bientôt à la plus honteuse des servitudes ; qu'au-dessus de la sphère où nous nous mouvons, il existe d'autres jouissances plus étendues, plus complètes, plus durables et variées que celles que nous rechercherions dans la matière et les corps ; que les biens les meilleurs et les plus dignes d'envie résident ailleurs que dans la perturbation de l'âme causée par l'ivresse des sens et la possession violente des objets corporels, qui ne laissent après elles que satiété et dégoût ; que celui qui s'abandonne aux instincts pervers, rétrograde jusqu'au niveau de la bête, tandis qu'au contraire il se rapproche de l'ange en suivant la loi de sa bonne nature qui, elle, le porte vers les choses spirituelles ; que les sentiments qui puisent leur source dans la chasteté des mœurs sont les plus délicats, les plus élevés, les plus fertiles en inspirations fortes et généreuses, et que rien n'égale la volupté qui inonde un cœur pur, dégage du poids des misères humaines. Est-ce là donc anéantir les passions, ou les proscrire de l'intérieur de l'homme ? Certes non. C'est seulement leur ôter ce qu'elles ont de faux, d'énervant, de mauvais en principe pour les rendre par là même plus énergiques, plus vivaces et ardentes pour le bien, ce but

suprême de l'ambition chrétienne, qu'aucun ne se lasse d'aimer, en dépit des inclinations vicieuses, et dont on est plus heureux et plus fier sitôt qu'on le possède, que Crésus ne l'était de ses trésors, Alexandre de ses conquêtes, ou Socrate de sa philosophie.

La Religion, qui n'est que le couronnement divin de la loi naturelle, ne peut ni ne doit exiger le sacrifice d'aucun des éléments constitutifs de l'homme. Il faut, quand il s'agit de restauration religieuse ailleurs que dans une société corrompue jusqu'en ses dernières bases, diriger et non pas détruire, redresser et non abattre, réparer et non démolir, gouverner et non opprimer : et voilà ce que fait le Christianisme par l'action bienfaisante de l'Eglise qui n'a jamais oublié qu'elle devait au monde la vérité qui sauve, et le dévouement qui s'immole.

Elle a réformé l'être humain en réformant ses facultés perverses par l'abus ; mais elle ne lui a rien enlevé des principes qui le constituent. En agissant autrement, elle abdiquerait ; elle renierait sa mission au milieu de l'humanité, et cesserait d'être la sauvegarde et la libératrice de tous pour devenir une cause de ruine, d'asservissement et d'oppression.

Dieu, qui a créé l'homme, et la religion pour l'homme qu'elle est appelée à régénérer et conduire, ne s'est pas contredit dans ses deux œuvres capitales. Il a su les disposer de façon qu'elles s'accordent et se complètent l'une par l'autre, afin que l'homme, en s'unissant à Dieu par le lien indissoluble de la religion, rentre dans l'ordre et l'unité primitifs, se perfectionne dans toutes les parties de son être, et soit sauvé en écoutant cette double voix qui parle du haut des cieux et du fond de son âme.

Hors de là, en l'absence de la religion, cette chaîne de diamant qui relie le ciel à la terre, et la nature à Dieu, qu'est-ce que l'homme, et que valent son existence et ses actes ici-bas ?

Il n'est plus qu'un malheureux voué en vertu de sa faute, à la domination tyrannique de l'erreur et du mal.

Un instinct secret l'avertit que son principe n'est point en lui, que sa fin est hors de lui, qu'il doit tendre avec effort et constance vers un autre objectif que sa personnalité pour y adhérer fortement comme à la partie supérieure de son être. Il ne saurait être heureux s'il demeure seul en face de ses imperfections et de ses misères, sans intervention céleste qui le soutienne et l'éclaire. Or tel est cependant son état, à moins qu'il ne soit soulevé par quelque chose d'idéal qui le force à sortir de lui-même, et l'enlève par une attraction mystérieuse en des sphères plus sereines.

Que s'il refuse de remplir cette obligation naturelle qui est aussi un besoin de son âme ; si, plutôt de tout subordonner à l'Auteur

de toutes choses, il se concentre en égoïste dans les préoccupations mesquines du moi, ne songeant qu'à jouir vite et brutalement de ce qui l'entoure, l'égoïsme, en ne lui apportant que quelques satisfactions passagères, dressera un mur d'airain entre lui et ses semblables; un vide sombre et désespérant se fera dans sa vie livrée au caprice, au hasard ou au crime; des déceptions de jour en jour plus cruelles le détacheront peu à peu de tout ce qu'il aura aimé, lui laissant en retour le fruit amer d'une expérience dont il ne sera plus temps de profiter. Las de trafner par le monde des jours solitaires qu'il n'aura pas voulu rendre utiles, incapable de bonheur et d'affection parce qu'il en aura tari la source sacrée en son sein, il sentira avec une sorte de joie le poids des années s'appesantir lourdement sur son front, et se hâtera vers la tombe dans l'espoir d'y trouver un asile qui le défendra du mépris.

Quelle situation intolérable, quel supplice que d'être ainsi un fardeau à soi-même, un ennui pour les autres, sans but moral qui absorbe la pensée, sans attachement sérieux, sans passé qui repose des tristesses du présent, et sans avenir qui console par l'espérance d'un sort meilleur au-delà des horizons de cette vie! Est-ce là vivre? Et pourtant, combien en sont arrivés à cet excès de misère par suite de leur abandon des croyances qu'ils estimaient trop rigides quand elles leur prescrivaient de refréner leurs passions dans l'intérêt même de leur bien-être en ce monde!

J'interroge ce libertin qui a parcouru le cercle entier des plaisirs sensuels, et je lui demande s'il a goûté là le bonheur? Son front attristé, la souffrance empreinte dans ses yeux, ses traits pâles et fatigués, toute sa personne enfin respire la lassitude et le dégoût; et ce témoignage sensible, cette preuve vivante et palpable me suffit pour conclure que les voluptés, loin de tenir ce qu'elles promettent, ravissent encore ce trésor d'espérance qui empêche l'homme de douter de Dieu!

Et maintenant qu'il a bu jusqu'à la lie la coupe fatale qu'il n'aurait pas dû même effleurer de ses lèvres, chaque tentative qu'il fait pour atteindre à la félicité qu'il convoite rend son malheur plus grand, sa chute plus profonde. Car ses désirs sont immenses, et pour en combler le vide infini, il n'aperçoit que ces mêmes jouissances d'un jour dont il a éprouvé l'illusion; nulle perspective riante ne s'ouvrira désormais devant lui parcequ'en s'éloignant de l'Être Suprême, il s'est fermé les portes de l'Eden, et s'est trouvé sans refuge et sans force en face des réalités désolantes de cette vie qu'il faut accepter ou subir. La matière le presse, l'envahit et l'écrase; la voix de la chair et du sang a étouffé ce cri de l'âme qui appelle Dieu dans le silence des mauvaises passions. Déjà

flétrie, énervée par l'abus, cette pauvre âme, liée à une espèce de cadavre qui l'attire de son poids dans l'abîme, pleure au fond de sa profane solitude et sa virginité morte, et ses illusions évanouies, et son rêve d'éternel amour dont il ne reste plus qu'un peu de boue périssable. Dans l'ardeur de sa rayonnante jeunesse, la voluptueuse n'avait entrevu, au prisme à travers lequel elle voyait les choses de la vie, que le roman de l'homme, jamais son histoire ; et à peine s'est-elle élancée à la poursuite des chimères qui l'avaient perfidement bercée dans leurs bras, que le sol s'est dérobé sous elle : ce qui lui avait paru si enchanteur et si beau avec le mirage séduisant de l'imagination, perdait subitement sa fraîcheur, sa grâce, et son éclat. Le roman n'eut qu'une page qui fut bien vite dévorée, et le drame lugubre de l'histoire s'est aussitôt déroulé devant son regard assombri !

L'ordre et l'harmonie n'étant plus en elle, tout a changé autour d'elle d'aspect, de forme et de sens. La femme, cette touchante et gracieuse poésie de la nature intelligente et sensible, d'abord objet de culte pour elle, lui est devenue un sujet de dérision et de mépris sitôt qu'elle s'est dépouillée de sa vertu qui forme son plus bel ornement ; la volupté, dont la simple pensée la faisait naguère tressaillir d'un trouble inconnu, a effeuillé ses roses printanières sous ses pas, et n'a plus à lui offrir que les épines. Elle a voulu, cette âme ignorante et crédule, composer à elle seule le livre de sa vie, mais la vie humaine fut soumise dès l'origine à des règles immuables : telle qu'elle est, il faut l'accepter avec la résignation de la foi ou la subir dans ses vicissitudes décevantes, et il n'est donné à personne d'en changer l'ordre ou les lois.

Or, il n'y a que Dieu qui soit le foyer et la source de la vie humaine. Se séparer de Lui, c'est ôter à la vie humaine ce qu'elle a de bon, de réconfortant, de doux et de fort ; c'est se retrancher du même coup la pudeur et la raison ; c'est tuer l'*homme spirituel* pour ne laisser vivant que la bête ; c'est renoncer à la force morale qui réprime les écarts des passions, ennoblit le caractère, donne de l'ascendant sur les autres et l'empire sur soi-même ; c'est en un mot détruire autant qu'il se peut la créature douée d'intelligence et du sens religieux, et défaire la création dans son œuvre principale. Voilà ce que fait l'incroyant : rien d'étonnant, après cela, qu'il se déprave et désespère de tout.

Les suites de cette sorte de reniement sacrilège qui se généralise de plus en plus, ne sont que trop visibles au siècle où nous vivons. De là provient cet effacement du sens moral, si manifeste dans la société contemporaine presque tout-à-fait dépourvue de sentiment religieux. Plus il y a d'impies, moins il y a d'hommes dignes de

porter ce nom ; et l'impiété qui s'accroît avec la corruption des mœurs qu'elle active pour multiplier ses victimes, menace d'éteindre entièrement le feu sacré de la religion dans les cœurs. Cette immoralité, qui s'étend comme un voile de deuil entre le ciel et la terre, et qui infecte de ses poisons subtils l'air de notre temps, est la cause première de l'incrédulité régnante ; c'est aussi le secret de cette antipathie singulière d'un bon nombre à l'égard du Christianisme. Leur intelligence alourdie par les âcres fumées de l'orgie, obscurcie par le nuage des sens, n'est plus en état de percevoir tout ce qu'il y a d'élevé, de généreux, de sublime en cette personnification surnaturelle de la pensée divine incarnée dans les faits. L'ignorance est le principe et la cause de la haine des uns, de l'indifférence des autres. Quant à cette ignorance coupable qui devrait être un rare phénomène parmi les nations que le Christianisme a tirées des ténèbres de la barbarie en les dotant des bienfaits d'une civilisation progressive, elle puise son germe et sa force dans la dépravation de l'âme, trop dominée par le culte des intérêts matériels pour s'élever à l'étude et à la recherche des choses divines. Une âme dégradée est incapable de sentir Dieu ; elle fuit les méditations supérieures, la contemplation des vérités célestes qui sont l'écueil où se brise souvent la sagesse purement humaine ; elle s'absorbe, en un mot, dans la matière, et la matière est rudement traitée par l'Évangile. C'est pourquoi la guerre contre le Christ et sa doctrine est plus active, plus soutenue et plus implacable que jamais à cette époque de libre sensualité et de libre-pensée où le matérialisme, théorique ou pratique, est partout, hormis dans les temples où un peuple rare de croyants s'assemble encore à des heures solennelles pour protester, par l'expression publique de sa foi, contre l'apostasie générale qui menace le monde d'une autre invasion de barbares.

Le naturalisme païen ressuscité à la Renaissance des lettres, le rationalisme païen restauré par la Réforme et la philosophie moderne, ont fait monter le flot de la corruption qui a produit tant de ruines et de maux à tous les âges de l'histoire. C'est surtout parce que le sensualisme est ainsi à l'ordre du jour, qu'il imprègne de sa funeste influence les institutions, les hommes, les arts et les sciences, que nous avons cru devoir nous arrêter longuement pour en signaler les déplorables effets et pour parler avec quelque développement de l'unique remède qui puisse en préserver ou les guérir.

Reprenons maintenant le cours de nos observations sur l'état des esprits et des mœurs dans la cité antique au moment où l'esprit chrétien allait faire irruption au centre de l'univers des faux dieux pour purifier l'air infecté par le paganisme, et introduire pacifi-

quement sur le débris des idoles, par la seule puissance des principes, tout un nouvel ordre de choses.

Nous avons déjà tracé le commencement d'une esquisse historique qui indique par une vue d'ensemble à quel degré d'abomination en était arrivée la démoralisation païenne vers la fin de la république et sous le règne des premiers empereurs. Le désordre sous toutes les formes et dans sa plus libre expansion, était devenu la loi commune à laquelle bien peu avaient le courage de se soustraire. Aussi une affluence de maux, plus hideux les uns que les autres, signala cette phase de la décadence où la société, corrompue jusqu'à la moëlle, avait assez peu conscience de son état qu'elle ne se sentait pas abjectement mourir. Une étrange émulation de perversité engendra un état social monstrueux ; et la période d'expiation, précurseur de celle du rajeunissement au sein du Christianisme, s'ouvrit longtemps avant l'apparition des Barbares. Elle dura tout le temps que mit à se désagréger l'empire des Césars que la Providence semble avoir donnés à ce monde pour le châtier et le mener à l'abîme par la voie de l'ignominie. Aujourd'hui qu'il est disparu du théâtre des événements pour prendre place à son rang dans les longues perspectives de l'histoire, il se détache des sombres toiles du passé comme un monument d'abjection et de servitude.

Mais il paya cher ses attentats de toutes sortes avant de s'en aller et de se démolir pièce à pièce, autant sous l'effet de sa dissolution intérieure que sous les coups des Barbares. Il avait demandé au mal et au dérèglement des passions les éléments de son existence : aussi eut-il à souffrir toutes les hontes et tous les genres de supplices et d'opprobres, pour achever enfin de périr dans le sang et les ruines. Il s'était formé violemment par l'usurpation et les iniquités de la force en dehors des lois de la vérité et de la justice. La civilisation particulière qu'il avait réussi à fonder, était le triomphe et l'ouvrage de l'erreur sensualiste réduite en système. L'esclavage constituait la base de cet édifice élevé sur les débris de la liberté humaine, l'oppression y régnait à tous les degrés, et la corruption en était le couronnement suprême. Il ne pouvait donc se maintenir davantage sans abâtardir l'humanité sans ressource, et la rendre à jamais incapable de progrès. Les sanglantes persécutions qu'il fit subir aux chrétiens mirent le comble à la série interminable de ses crimes ; cet ostracisme aveugle et inintelligent de l'œuvre divine, de la seule doctrine capable de le guérir de ses maux, fut la plus grande faute qu'il pouvait commettre, et activa la désorganisation profonde à laquelle il était en proie.

Sous l'influence d'un sacerdoce corrompue et de pouvoirs cor-



rompus qui s'entendaient entre eux pour tenir le peuple dans l'ignorance, afin de le dominer sans crainte et de le maintenir plus à l'aise sous le joug, les païens, perdant toute raison, toute retenue, toute dignité, étaient descendus au point d'adorer tout, hors Dieu même, et de sacrifier en aveugles à n'importe quels dieux nés du sein de cette dégradation intellectuelle et morale où s'enfonçait tristement l'espèce humaine livrée à son sens réprouvé. Les superstitions, fruits des préjugés et d'une éducation vicieuse, avaient étouffé dans leurs replis et leurs cercles impurs la religion qui vient de Dieu. Elles assujettissaient leurs victimes aux pratiques les plus perverses, et leur ôtaient tout sentiment des choses divines. Les philosophes qui voyaient le travail infâme de destruction qu'elles accomplissaient dans les âmes, y prêtaient la main ou n'osaient protester, de peur d'ameuter contre eux le fanatisme appuyé par l'autorité publique qui exploitait au profit du despotisme cette dépravation systématique des intelligences et des cœurs. Devenus tout matière et tout chair, par suite de leur total oubli de la Divinité, vivant matériellement du présent où ils concentraient leurs désirs, et ne croyant à aucun avenir au-delà des horizons étroits de cette courte existence, les sectateurs des faux dieux allaient offrant à chaque être matériel leur adoration, s'inclinant devant tout, excepté Celui qui a tout créé, divinisant indistinctement tout ce qui tombe sous les sens pour joindre à cette déification de la nature sensible, qui est le propre du paganisme, des allégories et des fables énigmatiques, par lesquelles ils s'efforçaient en vain d'expliquer la création et ses merveilles qui, dans leur croyance, n'étaient que des émanations, des attributs de la substance éternelle, répandue dans l'univers.

Leurs idées ne valaient pas mieux que leurs actions; elles n'étaient pas plus pures ni plus généreuses, ni d'un ordre plus élevé. Les lumières naturelles de l'entendement qui n'est pas éclairé du flambeau de la Révélation, ne projettent pas assez de clarté pour dissiper les ténèbres qui le pressent de toutes parts, et indiquer une marche sûre à travers les écueils qui se multiplient sous ses pas. Elles ne servent qu'à le convaincre de son impuissance, et découragent ainsi ses recherches, de sorte qu'il s'abandonne ensuite à l'indifférence et ne veut plus rien connaître des problèmes qui s'offrent à lui. Or, telle était en général la situation d'esprit où se complaisaient les idolâtres, trop abandonnés à la fougue des passions pour réfléchir longuement sur les matières de doctrine. Leurs plus belles théories étaient pleines de chimères et déparées par des aberrations grossières de morale. Platon même, dont on a tant vanté les brillantes utopies, approuvait les coutumes

les plus dissolues et les vices les plus frappants de la société de son temps. Malgré certaines notions plus ou moins obscures d'honnêteté et de justice, il professait des erreurs dont l'immoralité ou la violence le feraient proscrire avec sa république d'un état au milieu duquel serait établi l'ordre social chrétien. Les principes qui avaient cours alors et qu'on respirait avec l'air, étaient essentiellement pervers : ils menaient à tout, hormis le bien dont ils étaient ennemis ; et ceux qu'ils gouvernaient de leurs inspirations malsaines, n'étaient guère capables de s'inspirer d'autres maximes par suite de leur séparation d'avec Dieu, sans l'aide duquel il est aussi impossible de trouver la vérité que de pratiquer constamment la vertu.

Aussi, le crime capital de l'antiquité, la cause génératrice des excès où elle se porta, est d'avoir par son fait perdu la connaissance du vrai Dieu, d'avoir défigurés, travestis le caractère auguste de la Divinité en la peignant sous des traits tellement odieux, méprisables ou ridicules que, modifiée de la sorte, elle ne pouvait commander ni respect, ni crainte, ni amour. Plus rien qui doive étonner dans sa conduite après ce premier crime dont on ne saurait approfondir toute la noirceur, et qui effraie à l'aspect de l'influence terrible qu'il allait avoir sur l'avenir. Humainement, peut-être n'était-il pas possible que les païens fussent meilleurs et plus sages que les décrivent les historiens tant anciens que modernes. Car tout se tient et s'enchaîne dans le monde moral, qui a pour principe, pour règle et pour appui Dieu dans la vérité de ses perfections. Ce principe méconnu, ce fondement enlevé, tout manque et croule à la fois. Il ne reste plus rien debout des éléments qui constituent la morale et la religion, ces deux assises de l'édifice social à l'ombre duquel s'abritent les générations pour marcher ensemble dans les sentiers de la vie. Et voilà précisément ce qui arriva avec le panthéisme idolâtrique qui, pour le malheur de l'humanité, l'asservit durant trente siècles à sa domination implacable !

Les conséquences d'un mauvais principe sont toujours déplora- bles, et on voit que tous les mauvais principes s'étaient réunis pour la pousser à l'abîme. Devenue impuissante à lutter contre le mal qui l'envahissait par tous les pores, elle se voilait la tête et, dans son désespoir, sacrifiait en tremblant aux dieux infernaux.

Exister pour jouir, et bannir de l'existence ce qui est peine, contrainte, devoir ou travail : telle était la pensée dominante de ces êtres pervertis qui ne faisaient par là que suivre les impulsions de la nature, et dont les aspirations ne s'élevaient point au-dessus des besoins matériels. Tous s'accordaient, au moins en pratique, à re-

garder le plaisir et le bien-être physique comme l'unique fin de l'homme, comme le mobile de ses sentiments et le souverain but de ses actes. Egoïstes et cruels de même que tous ceux qui ne vivent que par les sens, ils divisaient les humains en deux races ennemies, l'une excellente et issue des dieux, faite pour le commandement, l'autre perverse et maudite dès l'origine, née pour la servitude. De là les castes, une haine inextinguible pour l'étranger, un insolent mépris pour le pauvre et l'esclave. "Ici, observe Aristote, ce sont les heureux qui rendent grâces au ciel et qui espèrent en lui ; les malheureux ne sont point dévots." Pourquoi l'auraient-ils été en effet puisqu'ils se considéraient réprouvés du ciel, fatalement voués à la misère et à toutes les rigueurs de l'adverse fortune ?

Quelle différence infinie entre cette doctrine du polythéisme qui condamnait la pauvreté aux enfers, lui ôtait même l'espérance pour la soutenir dans le désert de ce monde, en faisait une honte, un opprobre, et celle du Christianisme qui en a fait une source de mérites, lui a donné droit à la pitié, aux consolations religieuses, et l'a consacrée dans les ordres mendiants !

Pour les païens chez qui les distinctions ou les inégalités sociales étaient bien plus nombreuses et plus tranchées qu'elles le furent au moyen-âge dans le monde féodal, et qu'elles le sont surtout de nos jours où presque partout l'esprit démocratique règne et gouverne, le droit était tellement le privilège du plus fort que l'égalité n'existait pas même au-delà de la tombe. On continuait par-delà le tombeau les traditions et les mœurs barbares d'une société qui reposait sur l'esclavage et sur l'annihilation des classes indigentes, lesquelles formaient pourtant l'immense majorité de la population : mais elles n'étaient qu'un instrument entre les mains des patrons qui les soutenaient de leurs libéralités, les préservaient des angoisses de la faim, les faisaient vivre en un mot sans travailler, en les dressant à toutes les bassesses pour les mieux dominer. La vie future, telle que la concevait les anciens qui, pour la plupart, y croyaient peu ou point, n'était que le prolongement, l'image vaporeuse, le rayonnement ou l'ombre de la vie présente ; et les infortunés n'étaient pas mieux partagés en sortant de ce monde, où ils avaient gémi et souffert, pour entrer dans cette nuit triste et sombre d'une seconde existence.

Dans les bosquets de l'Elysée se promènent mélancoliquement les héros, les puissants, les heureux de la terre inondés de lumière, s'imprégnant de parfums ou s'enivrant de nectar. Mais malgré le charme et la permanence de leur position au sein de l'empyrée, ces favoris des dieux s'ennuient dans leur ciel. L'illusion dont ils

ne peuvent déchirer les voiles, et dans laquelle ils s'agitent en répétant comme un jeu les actions qu'ils avaient accoutumé de faire au séjour des mortels, les fatigue, les amollit, les énerve. Elle n'équivaut pas à leurs yeux aux réalités bonnes ou mauvaises qui nous entourent en nous occupant ici-bas. Homère, le chantre d'Achille, fait dire à ce haut et céleste personnage qu'il aimerait mieux être garçon de ferme quelque part dans la patrie de ses pères que de régner sur tous les morts.

Quant aux femmes, aux enfants, et ceux généralement qui meurent ignorés après de longs jours de souffrance ou dans l'indigence ou l'horreur de l'esclavage, ils sont destinés à errer sans espoir et sans joie au fond des noires solitudes du Tartare. La barque traînante qui traverse de ce lieu aux régions de l'aurore, ne les reçoit pas à son bord, car ils n'ont pas de quoi payer ou séduire Caron, le rude nocher des rives infernales.

N'ayant au reste que peu ou point de foi en ces contes puérils qu'avaient inventés les poètes, théologiens naturels du paganisme, et principaux créateurs de la théodicée mythologique, ne redoutant pas d'ailleurs avec un vif effroi des supplices qui consistaient plutôt en l'absence et la privation de plaisirs qu'en des tourments réels s'attaquant à toutes les facultés de l'âme et du corps, on s'effrayait peu de la mort, dans l'incertitude où l'on était de ce qui doit la suivre. Même on lui décernait un culte, on lui offrait des sacrifices, on l'honorait à l'égal des plus puissantes déités. Après César, qu'on craignait et qu'on adorait plus que Jupiter, parce qu'il disposait des hommes et des choses avec une autorité absolue, bien autrement tyrannique que celle des souverainetés impuissantes de l'Olympe, c'était de tous les dieux le plus invoqué ! " Si la mort est un bien suprême, s'écrie Pline le Naturaliste après une éloquente description des misères humaines, pourquoi ne pas se hâter vers la mort ? " Et il poursuit le cours de sa déclamation véhémement par l'éloge du suicide qu'il proclame un refuge assuré contre la maladie, l'ennui, la honte ou le malheur, et, chose étrange, il plaint la Divinité de ne pouvoir y recourir avec le même effet que les simples mortels. Lucain admire dans cette frénésie du désespoir le comble de la sagesse, le plus bel effort de l'héroïsme. L'homicide de soi-même est la conclusion suprême de la philosophie stoïcienne, de cette forte doctrine, quoiqu'entachée de grandes erreurs, qu'on s'étonne de voir rayonner avec un éclat grandissant à mesure que s'épaississent les ombres du polythéisme et que les mœurs se dépravent.

Aussi se suicidait-on sous le moindre prétexte, soit pour éviter les vengeances du pouvoir et laisser derrière soi un renom de cou-

rage et d'indépendance virile, soit pour se délivrer de maux incurables qu'on n'avait pas la patience de subir avec la résignation stoïque, ou simplement par orgueil, par caprice, par dégoût ou lassitude de la vie, tandis que le Chrétien, résigné par avance à tous les genres d'afflictions ou d'infortunes, souffre et meurt comme il plaît à Dieu, ne cessant d'estimer l'existence qui lui fut donnée pour le préparer par l'épreuve à de hautes destinées, et ne songeant jamais à répudier ce don de la Providence qui, en tout état de cause, est à ses yeux une source de vertus pour lui-même et d'utilité pour les autres. Cette sinistre folie du suicide, qui se propage de nos jours avec la corruption et l'impiété qui lui mettent l'arme fatale à la main, devint une véritable épidémie dans les derniers temps de l'Empire. L'attrait mystérieux qu'elle exerce sur les âmes solitaires et les imaginations tournées à la mélancolie et au découragement, gagna comme une contagion jusqu'aux femmes qui, ayant pris les vices de l'autre sexe, durent éprouver par une conséquence naturelle les mêmes aberrations de jugement et de conduite.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

---

## BELGRADE.

---

Belgrade est située au confluent de la Save et du Danube. Son importante forteresse se dresse sur un plateau élevé, juste à l'endroit où ces deux puissants cours d'eau se réunissent. Le quartier turc, maintenant désert, s'étend sur la rive du Danube; la ville serbe, Belgrade, est bâtie sur les bords de la Save et occupe un espace considérable. Elle compte 26,770 habitants.

L'étranger qui parcourt pour la première fois les rues de Belgrade regarde avec étonnement autour de lui. Ici commence l'Orient; on le sent par les yeux, les oreilles, le nez et les pieds. Les maisons sont basses, irrégulières et couvertes de tuiles; par endroits, on aperçoit le toit en zinc d'un minaret; à chaque pas, ce sont des visages, des costumes, des marchandises et des sons inconnus. La façade des maisons, pour la plupart du temps, consiste en une grande fenêtre, ou, pour mieux dire, en un volet qui s'ouvre le jour et sert d'enseigne, et qui se ferme la nuit. A l'intérieur, l'artisan travaille sous les yeux du public. Ici, on trouve des représentants de toutes les provinces de la péninsule des Balkans, et même de l'Europe entière.

Ce que l'on rencontre le plus souvent, ce sont naturellement les Serbes, dans leur costume national plein d'originalité, revêtus de fesques rouges ou de noirs *schubars* (1). Il y a aussi les Serbes du Banat; ceux-là ne portent pas de fesques, mais des chapeaux en paille ou en feutre. Les Bosniaques couvrent leurs longs cheveux blonds avec des turbans rouges.

A côté, c'est le Monténégrin, à la démarche fière, portant un bonnet noir, une jupe, des *sharovari* (2) bleus, et des bas blancs. Après les Serbes, les plus nombreux sont les Bulgares, qui fournis-

---

(1) "Schubar," bonnet

(2) "Sharovari," pantalons très-larges.

sent des jardiniers, des maçons, des potiers, etc. En été, ils viennent de loin pour travailler, comme les Slovaques en Hongrie, les Tchèques à Vienne, les Slovènes en Croatie. A Belgrade, on entend aussi le langage sonore des Rouméliens. L'Arbanash (1) trapu, aux longues moustaches, parle dans la langue la plus ancienne de la péninsule; langue qui, par ses formes archaïques, charme les oreilles du philologue. Les Tsiganes en haillons, au teint bronzé, aux dents blanches comme l'ivoire, parlent entre eux la langue des Indes. Les marchands aux cheveux noirs, au visage pâle, à la barbe longue, conversent en armérien et en grec, et courent fiévreusement à leurs affaires. L'Osmanlia, (2) revêtu d'un long caftan, marche lentement: son visage est orné d'une barbe aussi blanche que la neige; un turban couvre sa tête; sous d'épais sourcils brille une paire d'yeux perçants et pleins de mépris pour ces maudits *giaours*, ces chiens d'infidèles qui, au mépris de toute justice, l'ont dépouillé de sa souveraineté et disposent librement d'eux-mêmes. En parcourant les rues, nous entendons aussi les sons agréables et bien connus du français, de l'allemand, de l'italien, et même de l'espagnol; non pas du pur castillan, mais de ce jargon que parlent les Juifs chassés d'Espagne. Belgrade a une colonie juive.....

Les rues sont très-animées du matin au soir. Les paysans arrivent sur des voitures d'une construction primitive, attelées de petits chevaux; les paysannes apportent au marché les produits de leur village; les marchands font leurs préparatifs de départ. On voit aussi des caravanes arrivant de Turquie à dos de mulet. Les Serbes civilisés portent des chapeaux confectionnés à Paris ou à Vienne. Le clergé se protège contre les rayons du soleil au moyen de parasols jaunes. Les dames, comme autrefois, portent des fesses rouges. Leur costume est simple et élégant; on en rencontre cependant habillées à la dernière mode de Paris, coiffées de chapeaux que surmontent une quantité extraordinaire de cheveux. Les voitures à l'euro péenne se mêlent aux chariots rustiques. Des pelotons de soldats, revêtus d'un uniforme très-simple, vont monter la garde la baïonnette au bout du fusil.

Le pavé des rues s'appelle *kaldrma*. Ce mot vient du grec qui veut dire: *belle route*. C'est la plus grande ironie qu'on puisse imaginer.

Les premiers jours, vous avez les pieds brisés par la *kaldrma*, et la tête brûlée par un soleil d'Afrique. Du reste, on finit par s'ha-

(1) "Arbanash," Albanais.

(2) "Osmanlia," le Turc.

bituer à cette *kaldrma*. Il y a cependant des rues et des trottoirs à l'européenne ; mais les rues éloignées du centre ne sont pas pavées. Dans la belle saison, elles vous font oublier les *kaldrma* ; mais quand il pleut, c'est un abîme de boue.

Les rues sont bordées d'une double rangée d'arbres, de peupliers et de platanes, dont l'ombre est agréable en été. Elles ont deux directions : elles sont ou perpendiculaires ou parallèles à la Save. Après avoir traversé les rues perpendiculaires, on trouve une prairie qui s'étend le long de la Save ; elle est très-jolie, mais ses marais exhalent des vapeurs pestilentielles.

La chaleur en été est insupportable. Les variations de la température sont très-rapides. Souvent, à midi, on n'ose sortir à cause de la chaleur excessive ; le soir, le vent souffle des vallées de la Hongrie, l'orage éclate, les *belles routes* sont inondées, et vous devez prendre un plaid pour vous protéger contre le froid.

Les boutiques méritent d'être vues ; elles sont complètement ouvertes aux yeux des passants. Dans l'une, vous trouverez une belle collection d'armes, de longs fusils d'Arnauts, qui coûtent de 3 à 6 ducats ; des vieux fusils à pierre, des pistolets à formes variées ; dans une autre, ce sont des sabres, des couteaux, des kandjars et des yatagans dans de magnifiques étuis. Les orfèvres et les bijoutiers, qui sont, pour la plus grande partie, des Rouméliens de Macédoine, travaillent d'après de vieux modèles ; quelquefois même des anciennes monnaies leur fournissent des dessins ; ailleurs, ce sont des fesques, des schubars, des cuisines en plein air et munies de broches, puis des boulangeries, etc. Les marchandises européennes, qui arrivent principalement de l'Autriche, sont réparties dans de jolis magasins situés près du port. Là, à côté d'enseignes serbes, on en trouve d'écrites en allemand.

Au coin des rues se tiennent des Bulgares qui vendent au poids des raisins et d'autres fruits, en criant à haute voix : " He ! du raisin ! " Plus loin, un autre Bulgare traverse la rue, deux seaux sur l'épaule, et criant à gorge déployée : " Miéko kisélo ! " (1) Un troisième porte toute une collection de gâteaux turcs.

La foule se dirige surtout du côté du marché. Là, vous trouvez des montagnes de légumes et de fruits, les citrouilles et des melons gigantesques, des raisins de toute espèce, des poires, etc. Ce qui intéresse le plus les étrangers, ce sont les *pallapjanas* (*solanum melongena*), qui ressemblent aux melons et qu'on mange cuits et rôtis. Dans un coin du marché se tiennent des marchandes de Zemonne ; elles sont de nationalité serbe, mais leur costume se

---

(1) Lait caillé,



rapproche beaucoup plus du costume européen. Le beurre est une chose inconnue dans toute la péninsule des Balkans ; la Serbie le tire du Banat.

A Belgrade, non-seulement les dames, mais encore les hommes, les marchands et les employés vont au marché, et achètent des légumes, de la viande, du poisson, etc. (comme en Italie et en Grèce.) Les domestiques se recrutent parmi les Serbes du Banat, les Allemands, les Hongrois et les Slovaques. Le Serbe indigène est trop fier pour servir.

Il y a beaucoup d'hôtels à Belgrade, mais peu d'entre eux sont arrangés à l'européenne. Les habitants passent la plus grande partie du temps chez eux ; cela ne veut pas cependant dire qu'il n'y ait pas de vie publique, ou qu'ils soient indifférents à la politique. Au contraire, le moindre marchand lit chaque jour son journal, et les fréquents changements qui surviennent en Serbie servent d'aliment aux discussions..... Presque chaque maison a son jardin. La végétation dans les jardins est d'une variété et d'une richesse étonnantes.....

L'une de mes premières promenades fut la forteresse, ou les Turcs tinrent garnison jusqu'en 1867..... L'importance de Belgrade est basée sur sa forteresse ; l'histoire de Belgrade est avant tout son histoire..... Autrefois le voyageur européen qui visitait le quartier turc de Belgrade qu'on appelle *Dortiol* se trouvait en plein Orient. Il y voyait des maisons turques, des Turques enveloppées dans leur voile, des jardins orientaux, des *djami*s et des mosquées remplies de croyants, des derviches..... Aujourd'hui le *Dortiol* est un désert. Il n'y a plus qu'une seule *djamia* où prient les Turcs ; toutes les autres sont fermées, bien qu'en vertu du traité de 1862 les Serbes ne doivent les démolir que quand elles tombent en ruine. Le gouvernement entretient à ses frais un *hodja*, afin que les marchands turcs qui arrivent de Bosnie et du reste de la Turquie puissent prier. Dans le *Dortiol*, en se dirigeant du côté du Danube, on ne voit que de pauvres cabanes, débris de l'ancien bazar turc. Plus loin, rien que des ruines qui disparaissent dans l'herbe ; de temps en temps, des maisons neuves. Le bétail erre dans les vieilles mosquées mauresques.

Quant à la ville serbe, le quartier le plus animé est celui qui longe la Save ; là, on rencontre, à chaque pas, des comptoirs de marchands et des dépôts. Après avoir gravi cent quarante degrés, on se trouve sur une terrasse où s'élève la cathédrale, construite en 1844. Son style est tout-à-fait occidental et n'a rien de bysantin. Vis-à-vis est le palais du métropolitain serbe. Un peu plus loin, un vieux palais dans le style turc, du temps de Milosch ; il a été

pendant quelque temps transformé en lycée. A côté se trouve le bâtiment qui contenait autrefois l'Ecole supérieure ; c'est une baraque en bois avec de petites fenêtres, et complètement affaissée.

En suivant une petite rue qui commence près de la cathédrale, on arrive au temple protestant. On compte, à Belgrade, 500 protestants. Les catholiques, qui sont pourtant très-nombreux, n'ont qu'une petite chapelle au consulat autrichien.

La rue principale de Belgrade s'appelle *Térasia*. Les maisons sont bâties d'après le goût moderne et presque toutes à un étage. Le boulevard est bordé de platanes et de peupliers. C'est là que se trouve le palais du prince, simple édifice d'un étage, ayant quinze fenêtres qui donnent sur la rue ; en été, il est noyé dans un océan de verdure. Un peu plus loin s'élèvent les ministères des affaires étrangères, des finances, de la guerre, etc., dans de modestes maisons ; le Sénat est un édifice à un étage qui a sept fenêtres. En arrivant à l'extrémité de la *Térasia* qui aboutit au *Topchidère* (parc en dehors de la ville,) vous apercevez un vaste hôpital, d'immenses casernes et l'Académie militaire. A l'extrémité orientale de la ville s'élève, depuis vingt ans, un nouveau quartier, composé de jolies petites maisons qui sont entourées de magnifiques jardins.

L'édifice que je visitai le plus souvent est l'Ecole supérieure, qui s'élève sur la grande place. C'est un magnifique bâtiment, où les styles bysantin, romantique et le style de la renaissance sont mélangés. Il a été construit par le Tchèque Névoléï et terminé en 1862. Son inscription nous apprend qu'il a été offert au peuple serbe par le célèbre patriote Michel Anastasévitch, l'homme le plus riche de la Serbie. Cette construction a coûté plus de 100,000 ducats. Elle renferme un gymnase, l'Ecole supérieure, (lycée), le Musée et la Société savante.

Dans le vestibule, on aperçoit des établissements tumulaires de l'ancienne Serbie. Les salles inférieures contiennent la bibliothèque publique, qui compte aujourd'hui 22,000 volumes, plus 3,000 cartes et dessins. Les littératures slaves y tiennent la meilleure place. Le nombre des manuscrits et des anciens livres serbes et bulgares s'élève à 200 ; les catalogues sont très-bien tenus.

La Société savante a une jolie salle de séances, de riches archives qui concernent particulièrement l'histoire moderne de la Serbie, une collection de manuscrits et une belle bibliothèque.

Ce fut en 1840 que les professeurs du lycée serbe, qui était alors à Kroujévatz, conçurent l'idée de fonder une société littéraire. Mais les circonstances étaient alors peu favorables pour la littérature. Le règlement fut cependant ratifié en 1841, " la Société

littéraire serbe" fut solennellement inaugurée le 7 juin 1842. Mais les changements politiques qui survinrent ne lui permirent pas de se développer ; ce ne fut que sous Alexandre Kara-Georgevitch qu'une paix solide fut établie. L'honneur de cette fondation est dû principalement à Popovitch, alors ministre de l'instruction publique († 1856) ; à Stoitch, docteur en médecine ; au docteur Yanko Schafarzyk et au professeur Brankovitch († 1865). Cette société s'occupa d'abord de recueillir les matériaux concernant l'histoire moderne de la Serbie, ainsi qu'à établir une terminologie régulière. Lorsque s'engagea la célèbre lutte concernant l'orthographe serbe, elle se mit contre le gouvernement. Ce dernier, partisan de l'antiquité, désapprouva la réforme commencée par Vouk Karadjitch, qui est partout adoptée aujourd'hui. La société fut dissoute en 1874, et, la même année, réorganisée sur des bases plus larges, sous le nom de " Société savante serbe." Elle comprend aujourd'hui quatre sections : philosophique et philologique, histoire et jurisprudence, mathématique et physique, et enfin artistique. Chacune d'elles a des réunions régulières. La Société reçoit du gouvernement un subside annuel de 1,000 ducats.

En 1847 parut la première livraison du *Glasnik*, son organe officiel, qui paraît à des époques irrégulières, ordinairement deux fois par an. Depuis 1847, il est déjà paru quarante livraisons. Ceux qui veulent étudier la Serbie y trouveront des matériaux précieux, et on peut dire que le *Glasnik* a rendu de grands services à la littérature serbe.

Jusqu'en 1869, Ivan Gavrilovitch, également remarquable comme homme d'Etat et comme savant, fut président de cette société. En 1869, il fut remplacé par le docteur Yanko Shafazyk, neveu de l'auteur des *Antiquités slaves*, et arrivé à Belgrade en 1843, où il fut pendant longtemps professeur d'histoire au lycée. Ce savant s'occupe beaucoup d'archéologie et de numismatique. Il a décrit et publié un grand nombre d'anciens monuments ; il a, en outre, extrait des archives de Venise et publié deux volumes concernant l'histoire des Yongo-Slaves.

Citons encore, parmi les principaux savants de Belgrade, Danitchitch, élève de Karadjitch. Né à Novi-Sad, (1) il fut professeur au lycée de Belgrade, puis secrétaire de la société. Il termina la lutte provoquée par Vouk au sujet de la langue et de l'orthographe serbes. Il a publié une longue série d'antiques monuments serbes, un dictionnaire du vieux serbe, une grammaire de la langue serbo-

(1) Ville serbe de Hongrie ; en allemand "Neustadt."

croate, (1) une traduction de l'Ancien Testament et un grand nombre de monographies et d'études littéraires, historiques et philologiques. Sous sa rédaction doit paraître un dictionnaire serbo-croate, pour lequel l'Académie Yongo-slave prépare depuis longtemps des matériaux.

L'élève de Danitchitch, Stoïan Novakovitch, d'abord professeur au lycée, puis employé à la Bibliothèque publique, a été deux fois ministre de l'instruction publique. On a de lui une histoire et une biographie de la littérature serbe, ainsi qu'une grande quantité de monographies et d'éditions de monuments antiques qui ont paru dans le *Glasnik*.

N'oublions pas Miatovitch, ancien ministre des finances, qui a laissé des ouvrages traitant de la culture, du commerce dans la vieille Serbie, des finances et une histoire politique; Milosch Militchévitch, employé au ministère de l'instruction publique et rédacteur du journal pédagogique l'*Ecole*, etc.

Mais entrons au musée réparti dans quatre salles de l'Ecole supérieure. Dans la première, nous trouvons une collection de glaives et une planchette en argile trouvée sur la frontière bulgare, et sur laquelle sont gravés des caractères étranges qu'on n'a pas encore pu déchiffrer, et que quelques-uns prennent pour de l'écriture glagolitique. (2)

La seconde salle renferme une jolie collection d'antiquités celtiques, grecques, romaines et slaves. Belgrade elle-même est bâtie sur des assises romaines, et on y fait chaque jour de précieuses découvertes.

Dans la troisième salle se trouve une collection numismatique, qui se compose de monnaies grecques, macédoniennes, romaines et serbes. Chaque année, la Turquie en envoie de nouvelles. Il y a un an, sur le champ de bataille de Kossovo (3), on en a trouvé pour la première fois, à Pristrène, des anciennes monnaies d'or serbes, qui étaient du quatorzième siècle, c'est-à-dire du règne du célèbre Douschan. Le jeune prince Milan, qui a eu pour professeur d'histoire serbe le professeur Schaforzyk, possède aussi une magnifique collection d'antiquités et de monnaies serbes.

La quatrième salle est remplie de souvenirs de la lutte de la Serbie pour son indépendance. C'est une collection d'armes, de fleches, de drapeaux, etc.

(1) Le serbe et le croate ne diffèrent entre eux que par l'alphabet. *N. E.*

(2) Alphabet slave adopté autrefois par les Slaves catholiques du Sud. Les savants ne sont pas encore bien d'accord sur son origine ni sur son antériorité par rapport à l'alphabet cyrillique. *N. E.*

(3) Bataille où la Serbie perdit son indépendance (1389). *N. E.*

Les murs sont couverts de cent vingt tableaux dus au pinceau de peintres serbes. Leur valeur artistique est à peu près nulle; au point de vue historique, ils ont une grande importance. Les plus intéressants sont les portraits des chefs et des héros de l'insurrection..., des prince Kara-Georges, Milosch Obrénovitch, de l'archimandrite Méléti. Vis-à-vis sont les portraits des savants Vouk Karadjitch, Milutinovitch, Danitchitch, Obradovitch, etc.

Le reste de l'édifice est occupé par le gymnase et le lycée. La Serbie possède cinq progymnases et deux gymnases, dont l'un est à Belgrade et l'autre à Kroujevatz. Le lycée, ou école supérieure; a trois facultés, de droit, de philosophie et de technologie; il compte dix-sept professeurs et près de deux cents étudiants. Il a été fondé par le prince Milosch, en 1838, sur le modèle des écoles philosophiques qui existaient autrefois en Autriche; depuis, il a été réorganisé.

La Serbie possède encore onze écoles professionnelles. A Belgrade, il y a un gymnase de filles, qui a été fondé en 1863; il se compose de quatre classes et est entretenu aux frais du gouvernement. "L'instruction, dans tous les établissements du gouvernement, est gratuite."

Il y cinquante ans, la Serbie ne possédait pas une seule école primaire; aujourd'hui, on en compte près de 600; on attend une réforme de l'Ecole supérieure, par la suite de la fondation à Zagreb, (Agram) d'une université croate.

Disons aussi quelques mots du journalisme serbe. Le journalisme paraît se développer plus heureusement dans le Banat que dans la principauté. Cette année a vu paraître à Belgrade une revue mensuelle *Otadjbina* (la Patrie), sous la direction du docteur Georgévitch. L'an dernier, en octobre, deux jeunes écrivains serbes, Tchourtchitch et Stéfanovitch ont fondé à Vienne un journal illustré: *Srbadia* (la Serbie.) En 1873, Belgrade comptait huit journaux politiques, dont trois quotidiens, plus deux feuilles satiriques.

Quant à la politique serbe, qui, depuis quelque temps, a de nouveau attiré sur elle l'attention de l'Europe, nous n'en dirons que quelques mots. La Serbie, délivrée du joug turc (il y a à peu près soixante ans), était ravagée par les guerres, appauvrie par un esclavage de plusieurs siècles et dépourvue de toute civilisation. Il était fort rare de trouver quelqu'un qui sût lire; plus rare encore de trouver quelqu'un qui sût écrire. Ce pays, une fois émancipé, dut commencer par en bas. L'énergie de ses premiers princes, le malheureux Kara-Georges (1801-1813) et le célèbre Milosch Obrénovitch (1815-1839), ressembla beaucoup à du despotisme. Nous

ne nierons pas que le régime de fer de Milosch n'ait été utile au pays et que ce prince n'ait donné à la Serbie ses premières voies de communication, ses écoles, ses gymnases, son lycée, ses premières églises, ses imprimeries, son organisation militaire, son administration politique et religieuse. Mais la législation empruntée à l'Autriche ne concordait guère avec les particularités et les besoins du pays.

Les vaillants chefs et voïévodes qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays ne supportaient que difficilement le joug de Milosch ; leur caractère indépendant faillit même amener le démembrement de la jeune principauté. Cette situation produisit des troubles qui eurent pour résultat l'exil des Obrénovitches et l'avènement d'Alexandre Kara-Georges.

L'existence de deux dynasties, dont les fondateurs ont également rendu des services à leur pays, ne fit que compliquer les difficultés intérieures ; les intrigues personnelles et l'influence étrangère y prirent une large part, au détriment des vrais intérêts nationaux. La jeune Serbie joue un grand rôle dans la péninsule des Balkans. Ce n'est pas en vain que beaucoup l'appellent le " Piémont slave." Les raïas qui parlent slave, depuis un demi-siècle, suivent avec attention ce qui se passe à Belgrade et à Kroujévatz. La marche des affaires à la cour et à la skouptchina a plus d'importance, pour la solution de la question d'Orient, que la marche des affaires à Bucharest et à Athènes ; le vaillant Monténégro, depuis longtemps, tend une main fraternelle à la Serbie.

Il ne faut donc pas s'étonner si les puissances européennes, depuis les premiers jours de l'indépendance de la Serbie, s'efforcent d'avoir de l'influence sur sa politique. Elles profitent de la lutte des partis pour atteindre leur but, et cette rivalité ne constitue pas un des moindres dangers qui menacent la Serbie. A côté de l'Autriche agit la politique prussienne, qui, en Roumanie, a acquis une influence considérable. Les Hongrois, les Turcs et les Anglais veillent à leurs intérêts respectifs. La diplomatie russe, représentée par le général Rodofinikine, sous Kara-Georges, et par le consul Vastchenko sous Milosch, a joué un rôle assez important. La politique de la France, en Orient, s'est le plus rapprochée des intérêts nationaux de la Serbie.

L'époque la plus brillante fut le règne de Michel Obrénovitch (1860-1868.) Il jouissait d'une immense popularité ; aujourd'hui, on parle encore de lui avec respect, et vous trouverez son portrait presque à chaque pas. Il s'occupa surtout d'augmenter la prospérité du pays, ses forces défensives, et de la délivrer des colonies turques. Il organisa la milice, dans laquelle est compris tout Serbe

de vingt à quarante-cinq ans... On se rappelle le fatal événement du 10 juin 1868. (1) Les causes véritables qui précédèrent au honteux assassinat du prince Michel sont encore inconnues; ce fait restera une tache inaffaçable dans l'histoire de la Serbie. L'époque des trois régents, Blasnavatz, Ristitch et Gabrilovitch, laissa des souvenirs peu brillants. Le ministre de la guerre Blasnavatz († 1863), qui avait alors l'autorité suprême, sera autrement jugé par l'histoire que par ses contemporains. Le prince Milan Obrénovitich, le prince actuel promet beaucoup. (2) Le Français Huet et le Ragusien Poutchitch, célèbre écrivain yongo-slave, lui ont donné une instruction sérieuse.

En automne, l'an dernier, l'horizon politique était calme. Le prince voyageait alors en Europe. En hiver, la Skouptchina se réunit; il se passa alors des choses incroyables, qui intéressèrent non-seulement la Serbie, mais encore l'Europe entière. Plusieurs ministères se succédèrent en peu de temps, et le 23 mars, la Skouptchina fut dissoute, à la grande satisfaction du parti conservateur.

La Serbie a surtout besoin d'être consolidée à l'intérieur. Les pays les plus riches d'avenir ne sont pas ceux où l'on écrit et parle beaucoup politique, mais ceux où le travail est collectif. Il y a quelque temps, un journal slave a publié une comparaison très-instructive entre la Serbie et la Grèce. La Serbie, au point de vue des finances et des forces défensives, est dans une meilleure situation que la Grèce; en revanche, elle est plus faible que cette dernière au point de vue du développement intérieur.

En Grèce, il y a 87 fabriques et usines à vapeur, où travaillent 13,602 ouvriers. En Serbie, il n'y a que 8 moulins à vapeur et quelques brasseries, qui sont entre les mains des étrangers. La Serbie compte 507 écoles primaires, fréquentées par 22,756 élèves; la Grèce, 1,175, avec 66,066 élèves. En Serbie, il y a 1 lycée, avec 17 professeurs et 208 étudiants; en Grèce, 1 université, avec 85 professeurs et 1,248 étudiants (1872). La Grèce possède 95 imprimeries, la Serbie 6. Et cependant ces deux pays ont recouvré leur indépendance à peu près à la même époque, et le chiffre de leur population est presque le même.

(1) Ce jour-là, le prince Michel fut assassiné dans le parc de Topchidère.

(2) Le prince Milan, né en 1854, a été élevé à Paris. La princesse Nathalie, sa femme, née à Odessa en 1854, a eu pour mère une Stourdza. Elle possède de grands biens en Bessarabie et en Moldavie. Sa famille est alliée aux princes Gortschakoff, Mourouzi, Ypsilanti et au baron autrichien Sina. N. R.

Avant de finir, disons quelques mots du théâtre et de Topchidère.

Le théâtre est un édifice nouvellement construit, joli et très-vaste. À côté est une " djamia " turque ; cette ancienne chapelle musulmane sert maintenant d'usine à gaz pour le théâtre. Les rues sont éclairées au pétrole. Je fus une fois au théâtre le dimanche. On donnait *le Janissaire* de Glogitch, pièce de peu de mérite, mais faite exprès pour le public du dimanche. Le public avait l'air européen ; mais dans les galeries supérieures dominait le costume national. Les acteurs furent parfaits. La pièce était tout à fait dans le goût du public des galeries ; le sujet, emprunté à l'époque de l'insurrection. Sur la scène défilèrent successivement des détachements turcs et des haïdouques serbes ; les Turcs radotaient, se grisaient et étaient mis en pièces ; on entendait des coups de fusils et de pistolet, et le champ de bataille était jonché de cadavres. Au moment où les Turcs furent battus, surtout lorsque apparut le voïevode à la tête de ses haïdouques, armé de moustaches terribles, les galeries supérieures firent entendre des applaudissements frénétiques qui atteignirent leur apogée, lorsqu'au dernier acte, les " junaks " serbes marchèrent à l'assaut de Belgrade..

L'endroit le plus remarquable des environs de Belgrade est le Topchidère, situé dans une vallée pittoresque, à l'ouest de la ville. La route qui y conduit est bordée de gigantesques peupliers. Dans la belle saison, elle est encombrée, le soir de voitures et de cavaliers. La jolie vallée du Topchidère est coupée en deux par la route. On voit, au-delà, la colline boisée où le prince Michel a été assassiné. À droite s'étend le parc du prince. Il renferme un château qui était en été la résidence favorite du prince Milosch. C'est une villa turque, comme les pachas en construisent pour eux. Près de la barrière est une pierre qui servait de marchepied à Milosch pour monter à cheval. Le premier étage se compose d'une vaste salle, dont le plancher est noir, et qui est entourée de chambres de domestiques. Il en est de même du rez-de-chaussée. Le balcon qui donne sur le jardin a le plafond orné de dessins grotesques dus au pinceau d'un peintre schwabe. (1) C'était là qu'assis sur un tapis turc, Milosch donnait ses audiences. Passons dans la chapelle où Milosch improvisait à haute voix ses prières. Elle renferme un coffret mystérieux où, lors de son exil, il cacha des hosties qu'il retrouva à son retour. Plus loin est la chambre où il mourut. Ce prince énergique, qui conduisit à la victoire son peuple affaibli par l'esclavage et qui l'administra despotiquement

---

1) C'est ainsi que les Slaves appellent les Allemands.



pendant tant d'années, vivait d'une façon très-modeste. On montre encore ses bottes et ses tcharapas (bas) raccommodés plusieurs fois, et un chasse-mouche, qu'il fit lui-même. (1)

[*Revue Britannique*]

C. COURRIÈRE.

---

(1) J'emprunte au journal tchèque *Loumir* (1875) une anecdote qui dépeint on ne peut mieux le caractère de ce prince: "Lors de son séjour à Vienne, il faisait presque tous les matins une promenade à cheval, accompagné de son aide de camp. Un jour, en traversant une rue qui conduisait au Prater, il aperçoit une pauvre marchande qui vendait des petits pains. Il ordonna à son aide de camp d'en acheter un. Ce dernier tâcha de l'en dissuader: "Prince, lui dit-il, on se moquera de vous si vous achetez du "pain au Prater." Le prince, sans l'écouter, s'approcha de la marchande, lui donna un ducat et choisit le pain le plus grand qu'il met sous son bras, puis continue sa promenade sans remarquer que son uniforme est tout blanc de farine. Arrivé sur la hauteur, le prince jette au loin son pain et ordonne à son aide de camp de le lui rapporter. Ce dernier descend de cheval et obéit. "Maintenant, porte-le toi-même," lui dit-il. Le pauvre aide de camp dut traverser les rues de Vienne, portant le pain sous son bras." C. C.

## LE RADIOMÈTRE.

---

Il n'est bruit depuis quelques mois, en Angleterre, que d'un petit appareil appelé *radiomètre*, inventé par M. Crookes, dans le but de prouver l'existence d'une force répulsive de la lumière ; cet appareil vient de passer le détroit et il occupe aujourd'hui le monde savant parisien : il a eu déjà plusieurs fois les honneurs de la séance à l'Académie des sciences et on le voit à l'étalage de tous les fabricants d'instruments de physique. Nous regretterions de ne pas faire part à nos lecteurs de cette actualité.

Le radiomètre de Crookes se compose d'un petit croisillon en fil d'aluminium porté par un axe vertical en verre qui peut tourner avec une extrême facilité entre deux supports également en verre faisant crapaudines. Chacun des bras du croisillon est terminé par un petit disque vertical de mica dont une face est noircie et l'autre a conservé son brillant. Les faces noires et les faces blanches sont disposées de telle façon qu'en regardant l'un quelconque des bras, l'on ait à sa gauche une face noire et à sa droite une face blanche. Enfin, le tourniquet tout entier est renfermé dans une ampoule en verre, grosse comme un œuf, dans laquelle on a fait le vide aussi parfaitement que possible. Lorsqu'on fait tomber sur l'appareil un rayon de lumière, on voit immédiatement les disques se mettre à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, si l'on se place, pour les regarder, du même côté que la source lumineuse. Les disques noirs semblent donc repoussés par la lumière. La vitesse de rotation du tourniquet est d'autant plus grande que l'intensité de la source lumineuse est plus considérable ; d'autre part, si l'on fait varier la distance de la source au radiomètre, on constate que la vitesse de rotation varie en raison inverse du carré de cette distance. D'après les lois connues des radiations lumineuses, ces faits

signifient que les actions reçues par les disques sont proportionnelles aux quantités de lumière tombant sur leur surface.

Quelle est la cause de ces phénomènes curieux? C'est ici que commence le désaccord entre les physiciens. M. Crookes le trouve dans une force répulsive dont seraient doués les rayons lumineux; la force vive du mouvement vibratoire qui constitue la lumière se transformerait, d'après le savant anglais, en mouvement de l'appareil au moment où les rayons sont éteints par le disque noirci. M. Crookes a développé cette explication avec beaucoup d'entrain et de conviction devant la Société royale de Londres. Elle vient, en outre, d'obtenir l'appui de M. W. de Fonvielle qui a cru pouvoir la corroborer en citant une expérience qu'il a faite récemment à l'usine à gaz de La Villette.

Nous croyons toutefois que l'existence de la force répulsive de la lumière est encore loin d'être démontrée. Il faut remarquer en premier lieu que l'idée n'est pas nouvelle. Fresnel d'abord a cherché longtemps à réaliser une expérience tout à fait semblable, et n'a reculé que devant la difficulté qu'on éprouvait alors à réaliser un vide à peu près parfait. Plus tard, en 1828, Mark Watt publia également dans le *Journal philosophique d'Edimbourg*, des expériences sur les mouvements imprimés par l'action de la lumière et de la chaleur à des corps suspendus dans le vide. Enfin, vers 1850, le docteur Récamier reprit des essais sur ce qu'il appelait l'*actinisme* de la lumière. Mais toutes ces tentatives ne pouvaient pas éclaircir la question à cause de l'incertitude qui régnait toujours sur le degré du vide obtenu dans les appareils des expérimentateurs.

Malgré qu'aujourd'hui on soit arrivé à cet égard à une beaucoup plus grande perfection qu'il y a quelques années, il est encore impossible, et il le sera toujours, de réaliser le vide absolu. Eh bien! lorsqu'on fait fonctionner le radiomètre de Crookes dans le vide le plus parfait qu'on puisse obtenir, il devient moins sensible à l'action de la lumière. Si, au contraire, on opère dans des atmosphères de pression graduellement croissante, on constate que, pour un même tourniquet et une même source lumineuse, la répulsion devient de moins en moins énergique; pour une certaine pression, l'action est nulle; enfin, pour une pression supérieure, la répulsion se change en attraction. Ce sont même ces faits contradictoires en apparence qui, constatés par Fresnel, l'avaient conduit à renoncer à y voir une intervention de la lumière. Enfin, quoiqu'en ait dit M. Crookes, la chaleur obscure agit très-sensiblement sur le radiomètre; il en a même donné lui-même une preuve en montrant que l'action exercée par les différents rayons du spectre va

en diminuant, depuis le rouge extrême jusqu'au violet, exactement dans les proportions suivant lesquelles varie l'intensité *calorifique* de ces rayons.

Aussi n'avons-nous pas été étonné de voir M. Fizeau, à l'occasion de la communication de M. de Fonvielle, faire remarquer que les conclusions de l'auteur en faveur de l'existence d'une force impulsive dans les rayons de lumière lui paraissaient réclamer les réserves les plus formelles. L'éminent académicien considère l'instrument de M. Crookes comme un véritable appareil thermique, dans lequel le mouvement de rotation, avec toutes ses circonstances, peut s'expliquer de la manière suivante. Sous l'action de la lumière, les ailettes s'échauffent, mais celle qui présente sa surface noircie s'échauffe beaucoup plus que l'autre. Comme d'ailleurs il est absolument impossible de faire le vide parfait, il reste toujours dans l'ampoule une petite quantité d'air ou de vapeur d'eau ; les couches de fluide voisines de la surface noircie acquièrent de petits excès de force élastique qui sont suffisants pour chasser devant elles les ailettes dont la mobilité est extrême. Certains mouvements inverses, produits passagèrement par le froid, seraient des conséquences analogues des mêmes causes.

Une explication des phénomènes observés dans le radiomètre, basée également sur l'existence nécessaire d'un fluide gazeux dans l'ampoule, avait déjà été développée par M. Moutier devant la Société française de physique, dans une des séances du mois de mai dernier.

Pour élucider la question, M. Hirn, le savant physicien du Logelbach, a cherché, en partant des principes de la thermodynamique, quelle pouvait être la valeur maxima de la pression que l'on suppose exercée par un rayon solaire sur les ailettes du radiomètre. Il a trouvé que cette pression ne pouvait en aucun cas dépasser 8/10 de milligramme par mètre carré. Or M. Crookes a évalué à 1 gramme par mètre carré de surface la répulsion apparente exercée par les rayons solaires. Cette pression est près de 2,000 fois supérieure à la pression maxima possible calculée par M. Hirn. On peut donc affirmer que les phénomènes dont il s'agit doivent être attribués à une cause beaucoup plus puissante que la prétendue force impulsive de la lumière. M. Hirn, sans se prononcer nettement, semble pencher vers l'explication déjà donnée par quelques physiciens allemands, d'après laquelle les mouvements du radiomètre sont dus à l'action de forces électriques se développant à la surface intérieure du verre de l'ampoule.

Un habile ingénieur de la marine, M. Ledieu, de Brest, soutient au contraire l'opinion de Crookes et démontre qu'elle n'est pas

nécessairement incompatible avec la théorie des ondulations : il a, en outre, institué, soit avec l'appareil ordinaire, soit avec des appareils convenablement modifiés, plusieurs expériences que les théories opposées sont, d'après lui, impuissantes à expliquer.

La science, on le voit, n'est donc pas encore entièrement fixée sur la nature des phénomènes qui se produisent dans le radiomètre de Crookes. Il nous semble toutefois peu probable qu'il permette jamais de démontrer la nécessité de faire intervenir dans l'étude de la lumière une nouvelle hypothèse, d'ailleurs peu compatible avec l'idée que l'on se fait du mode de propagation de cet agent depuis les magnifiques travaux de Young et de Fresnel. Ce petit appareil n'en reste pas moins un instrument très-intéressant, susceptible même d'applications, à la photométrie, par exemple, mais pourtant pas assez nouveau ni assez important pour motiver le bruit qui se fait autour de lui.—(*Le Correspondant.*)

P. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

---

## LE CHIEN ET L'ENFANT

---

Médor avec Bébé faisait une partie,  
Et ce n'était qu'éclats de rire, bonds joyeux,  
Fraternelle amitié, commune sympathie,  
Médor dans son ivresse en roulait de gros yeux.

Il fallait voir comment jouant à cache-cache  
Au fond du jardin et à l'ombre d'un tonneau  
Se laissant doucement tirer par la moustache  
Médor faisait le mort, comme il faisait le beau !

Soudain n'en pouvant plus, Bébé prit sa tartine  
Et sur son oreiller mollement s'étendit.  
Puis le folâtre chien, dans son humeur mutine  
A côté de l'enfant essoufflé s'arrondit.

Mais comme il n'avait pas mangé depuis la veille,  
Le bon chien, beaucoup plus affamé que gourmand,  
Cueillit avec ses crocs sur la bouche vermeille,  
Du dormeur le pain bis couvert d'un miel friand.

Bébé se réveille ; d'ici voyez ses larmes !  
" Méchant, s'écria-t-il, ma tartiné est à moi,  
Rends-la moi ! vite ! ou bien j'appelle le gendarme,  
Notre cher philosophe, au-dessus de la loi,

Moins peureux qu'un voleur surpris sur une meule,  
Fort du droit qu'il croyait tenir de l'amitié  
Trancha la question qui pendait à sa gueule,  
Et du morceau de pain dévora la moitié !

Notre enfant irrité, de son regard terrible,  
Raidi par la fureur qui ne raisonne pas...  
Tordit ses bras avec une grimace horrible  
Médor, sans s'émouvoir acheva son repas.

Chez l'enfant comme chez l'homme, même colère,  
Quand la sainte amitié si joyeuse au départ,  
Alors que le plaisir a cessé de lui plaire,  
Même du superflu, ne cède point la part.

Mais du chacun pour soi l'implacable devise,  
Qui veut qu'on prenne tout, sans jamais donner rien,  
Dans le camp des amis que l'intérêt divise  
Disparaît aussitôt sous la loi du chrétien.

LÉONTINE ROUSSEAU.

---

# LES ORIGINES DE LA PHOTOGRAPHIE

NIEPCE (1765-1833)—DAGUERRE (1787-1851)

---

## I

Notre siècle est, par excellence, celui des conquêtes scientifiques, et plût à Dieu qu'il n'en eût jamais connu d'autres ! La vapeur, le gaz, la lumière, l'électricité, forces longtemps inconnues, indomptées, ont tour à tour subi notre joug. Qui pourrait dire où s'arrêtera le monde dans cette voie, s'il ne se rencontre pas, suivant l'heureuse expression de M. Nisard, "quelque paille qui le fasse craquer dans sa marche triomphante ;" si des passions perverses, qui semblent aussi en progrès, ne viennent pas entraver, détruire peut-être l'œuvre du génie !

Parmi les grandes inventions modernes, la photographie tient sa place au premier rang. Ce n'est pas une des moindres gloires de l'homme, d'être parvenu à discipliner, à s'assujettir cette clarté fulgurante du soleil, devant laquelle il se prosternait jadis. Cette découverte est absolument nouvelle, toute française, l'antiquité n'en avait rien soupçonné. C'est seulement au seizième siècle que nous rencontrons deux précurseurs lointains, inconscients de la photographie, le médecin alchimiste Fabricius (1556), et le physicien Porta (1540-1615), qui eut aussi le pressentiment de l'emploi de la vapeur comme force motrice.

Porta est l'inventeur de la *Chambre noire*. Il observa que la lumière, pénétrant par une ouverture unique dans une pièce d'ailleurs close hermétiquement, venait former sur un écran blanc l'image réduite et renversée des objets extérieurs. Puis, au moyen d'une lentille convexe fixée dans l'ouverture, et d'un miroir réflecteur, il obtint cette image remise dans sa position naturelle. Il recommandait avec raison l'usage de cet appareil aux artistes, surtout aux paysagistes et à ceux qui s'adonnent à la reproduction



des monuments. Parmi les peintres qui firent dans la suite le plus habile emploi de la chambre noire, on cite deux maîtres du dix-huitième siècle, les derniers, à vrai dire, qu'ait produits l'Italie, Canaletto et son élève Guardi (1). C'est à l'aide de cet appareil qu'ils ont pu reproduire les édifices de Venise avec une exactitude mathématique qui, d'ailleurs, n'est pas le seul mérite de leurs tableaux.

Le physicien napolitain, justement fier de sa découverte, était loin pourtant d'en deviner toute l'importance. Rien n'indique qu'il ait conçu la possibilité de retenir, de fixer au moyen d'agents chimiques, l'image formée dans la chambre noire. Et pourtant le médecin alchimiste Fabricius (Fabrice d'Acquapendente) avait déjà effleuré, sans s'en douter, la solution de cette autre partie du problème. Ayant obtenu le premier, par la combinaison du sel marin avec un sel d'argent, le précipité connu aujourd'hui sous le nom de chlorure d'argent, il s'aperçut que cette substance, fort blanche d'abord, noircissait immédiatement sous l'action des rayons solaires. Il remarqua ensuite que l'image projetée par une lentille de verre sur une couche de ce chlorure d'argent ou *lune cornée*, comme on l'appelait alors, s'y imprimait momentanément en noir ou en gris; suivant que la lumière était plus ou moins vive. Fabricius mentionna dans son livre *des Métaux* (1556), cette observation dont il était loin de soupçonner l'importance. Ce chercheur de trésors imaginaires en avait tenu et laissé échappé un véritable, le talisman qui devait soumettre à l'homme la lumière. Ces aberrations sont fréquentes dans l'histoire des alchimistes. Exclusivement préoccupés du grand œuvre, ils daignaient à peine regarder tout ce qui semblait étranger à leur problème de la transmutation des métaux. Qu'importe à Brandt, s'il découvre le phosphore (1669); à Basile Valentin, si l'antimoine sort de ses creusets; à Albert le Grand, si l'acide nitrique se distille dans sa cornue? Ce n'est pas la pierre philosophale: ils passent outre. Pareils au héros de la célèbre ballade américaine: *Excelsior!* rien ne pouvait les distraire, les décourager de la poursuite de leur idéal. Cet idéal, il est vrai, n'était qu'une chimère malsaine, le rêve d'un bonheur égoïste, exclusivement matériel. Avons-nous bien le droit de rire aujourd'hui d'une telle folie?

Quid rides? mutato nomine, de te  
Fabula narratur...

Combien de nous sont alchimistes en ce point!

---

(1) Le premier est mort en 1768, l'autre en 1793.

L'importance corrélative de ces deux découvertes, la chambre noire et les propriétés du chlorure d'argent, demeura complètement inaperçue pendant deux siècles. La possibilité d'utiliser l'effet de la lumière sur une surface *sensibilisée*, pour former et retenir les images, est signalée pour la première fois dans un livre bizarre, publié en 1760, qui contient, parmi une foule d'extravagances, une véritable pronostication des merveilles de la photographie. On a vu surgir de ces lueurs prophétiques dans toutes les voies de la science et du progrès. Roger Bacon avait annoncé, dès le treizième siècle, les prodiges futurs de la vapeur. Au seizième l'avocat Raoul Spifame, un fou qui avait d'étonnants accès de lucidité, proposait des réformes administratives et financières qui n'ont été opérées que depuis 1789. Un autre maniaque moins connu, le sieur de Romp-Saillant, auteur de la *France guerrière* (1644), conseilla le premier l'établissement de l'unité monétaire, la construction d'un hôtel pour les Invalides, etc. On sait que Cyrano, dans son voyage fantastique, a décrit exactement les procédés d'aviation employés cent cinquante ans après par les frères Montgolfier.

Le Normand Tiphaine de la Roche semble de même un photographe anticipé. Il suppose qu'un génie qui a mission de l'initier aux secrets de la nature, lui explique en ces termes comment s'y prennent ses confrères pour fixer les images produites par les rayons solaires. "Tu sais que les rayons de lumière réfléchis des différents corps font tableau, et peignent les corps sur toutes les surfaces polies, sur la rétine de l'œil par exemple, sur l'eau, sur les glaces. Les esprits ont cherché à fixer ces images passagères. Ils ont composé une matière subtile, au moyen de laquelle un tableau est fait en un clin d'œil. Ils enduisent de cette matière une pièce de toile, et la présentent aux objets qu'ils veulent peindre.

"Le premier effet de la toile est celui du miroir; mais ce qu'aucune glace ne saurait faire, la toile, au moyen de son enduit visqueux, retient les simulacres. Le miroir nous rend fidèlement les objets, mais n'en garde aucun. Nos toiles ne nous les rendent pas moins fidèlement, mais les gardent tous. *Cette impression des images est l'affaire du premier instant. On ôte la toile, et on la place dans un endroit obscur.* Une heure après, l'enduit est sec, et vous avez un tableau d'autant plus précieux, qu'aucun art ne peut en imiter la vérité."

Cette fiction semble basée sur la connaissance des propriétés du chlorure d'argent, signalées par Fabricius. Il n'y a sans doute là ni divination, ni hasard miraculeux, mais un de ces tours de force d'induction scientifique, dont on trouve tant d'exemples.

En 1777, Scheele, habile chimiste suédois, étudia soigneusement

l'action des rayons solaires sur le chlorure d'argent. Il remarqua le premier que cette influence était exercée d'une façon fort inégale par les différents rayons du spectre. Quelques années après, ces observations de Scheele furent utilisées par le physicien français Charles, pour l'exécution de ses portraits à la silhouette, qu'on doit considérer comme le plus ancien essai pratique de photographie. Ces portraits étaient une première tentative pour combiner les découvertes de Fabricius et de Porta. Un rayon de soleil, pénétrant par l'unique ouverture de la chambre noire, projetait la silhouette du modèle sur un écran imbibé de chlorure d'argent. Sous l'influence de la lumière, les parties éclairées de cet écran ne tardaient pas à noircir; celle que protégeait l'ombre restait blanche, de sorte que la silhouette du personnage interposé se découpait en blanc sur un fond noir. Mais, comme Charles ne connaissait pas les agents fixateurs, il n'obtenait que des résultats éphémères. Dès que le modèle se retirait, la silhouette ne tardait pas à disparaître.

Charles imagina aussi, dit-on, d'appliquer sur son écran sensibilisé des gravures dont il obtenait ainsi des calques, grossiers, il est vrai, et fugitifs comme ses silhouettes humaines. Nous n'avons malheureusement que des renseignements vagues sur cette autre expérience dont le souvenir a peut être mis Niepce, vingt ans plus tard, sur la voie de sa grande découverte.

En 1802, le grand potier anglais Wedgwood, qui s'occupait aussi de physique et de chimie, publia un Mémoire curieux sur la reproduction des images par la lumière. Il avait réussi, comme Charles, à obtenir des silhouettes, mais en plein air et non à la chambre noire, sur un papier imbibé de *nitrate* d'argent. Il avait remarqué "que le papier, ainsi préparé, ne subissait aucune modification dans l'obscurité, mais qu'à la lumière du jour il changeait rapidement de couleur, et finissait par noircir tout-à-fait: que la rapidité de ce changement était proportionnelle à l'intensité de la lumière; qu'ainsi il n'était complet qu'au bout de plusieurs heures à la lumière diffuse, tandis qu'au soleil deux ou trois minutes suffisaient." Une autre observation du physicien anglais confirmait celle de Scheele: "la lumière, transmise à travers un verre rouge, avait une action beaucoup moins active que celle qui traversait un verre bleu ou violet."

Ces expériences avec le nitrate d'argent furent réitérées par le célèbre chimiste Humphry Davy, qui pressentit nettement l'importance du problème de la fixation des images, mais ne réussit pas à le résoudre. "C'est là, pourtant, disait-il, qu'est le véritable intérêt de ces recherches."

Ainsi, il n'y avait eu, encore, dans cette région à peine entrevue, que des tentatives d'occupation équivoque, éphémère ; des images négatives, fugitives, que la quantité de jour indispensable pour les entrevoir, faisait promptement disparaître. Davy n'avait pu trouver d' "agents fixateurs ;" il ne soupçonnait même pas l'existence d' "agents révélateurs," capables de forcer en quelque sorte la lumière dans ces derniers retranchements, en la contraignant de restituer atix regards humains son œuvre secrètement empreinte sur la surface sensibilisée.

Cette conquête de la lumière, cette transformation du dieu Phœbus en serviteur docile et utile de la science, allait être inaugurée par deux Français, Niepce et Daguerre.

## II.

Nicéphore Niepce, de Châlon-sur-Saône (1765-1833), investigateur ingénieux, infatigable, eut, comme Papin et Philippe de Girard, le tort d'éparpiller longtemps, sur trop d'objets divers, sa force inventrice. Son frère Claude et lui avaient montré, dès l'enfance, un goût très-vif pour les applications mécaniques. " Ils employaient les heures des récréations à fabriquer, sans autres outils que leurs couteaux, de petites machines en bois, munies de roues et d'engrenages." Nicéphore, qui avait étudié pour être prêtre, s'engagea en 1792, et fut bientôt nommé officier, comme la plupart des volontaires qui possédaient quelque instruction ; mais, dès la seconde campagne, sa mauvaise santé l'obligea de renoncer à l'état militaire. Il se maria et revint aux problèmes de mécanique. Pendant plusieurs années, son frère et lui s'absorbèrent dans la recherche d'une force motrice propre à remplacer les voiles et les rames. Malheureusement ils avaient fait fausse route dès le début. La machine qu'ils imaginèrent et baptisèrent *pyréolophore* (porteuse de feu et d'eau), était mise en mouvement non par la vapeur, mais par l'air chaud, à l'imitation des premiers ballons Montgolfier. Ils avaient laissé de côté la véritable solution trouvée par Papin dès le commencement du dix-huitième siècle, et retrouvée depuis par Jouffroy et Fulton. Le *pyréolophore* inspirait une telle confiance à ses inventeurs, qu'ils firent construire à grands frais un bateau de leur système. Le nouveau moteur fut essayé sur la Saône avec un succès médiocre. Les frères Niepce ne se décourageaient pas facilement. Ils sollicitèrent longtemps, mais en vain, l'autorisation de recommencer l'expérience à Paris. Ils prirent

part aussi à un concours pour la nouvelle machine de Marly ; le modèle qu'ils envoyèrent ne leur rapporta que de vains compléments. Enfin, pendant la période du blocus continental, ils avaient fait de grandes dépenses pour acclimater dans leur département la culture du pastel (*Isatis tinctoria*), plante sur laquelle notre industrie comptait pour remplacer l'*indigo-flor* d'Amérique. Cette matière colorante se trouve aussi, en effet, dans le pastel, mais en bien moindre quantité que dans les plantes exotiques. Aussi le rétablissement des communications maritimes fit tomber cette nouvelle culture.

Déjà, à cette époque, les frères Niepce avaient dû se séparer, Claude était allé s'établir en Angleterre, tandis que Nicéphore continuait d'habiter *les Gras*, modeste retraite située au bord de la Saône, non loin de Châlon. La correspondance des deux frères, récemment publiée, leur fait honneur de toute manière. Elle prouve que la mauvaise fortune, en les contraignant de vivre désormais éloignés l'un de l'autre, n'avait pu produire cette fois son effet le plus désolant et le plus ordinaire, la désunion des cœurs.

Dès 1813, Nicéphore, rebuté des applications mécaniques qui ne lui avaient valu que des déceptions, s'était pris de passion pour la lithographie, procédé plus économique qu'artistique d'impression de dessins sur pierre à l'encre grasse, inventé vers 1799 par le Bavaois Senefelder. Nicéphore était impatient de passer de la théorie à la pratique, entreprise alors plus que difficile. Comment faire venir d'Allemagne, au temps des batailles de Lutzen et de Leipzig, des appareils et des pierres lithographiques ? Ces obstacles ne faisaient que stimuler l'ardeur de Niepce ; il entreprit de fabriquer lui-même son outillage. C'est ici surtout que sa vie offre un enseignement salutaire. Ce furent précisément ses efforts persévérants et infructueux pour suppléer à cette insuffisance d'atelier, qui le mirent sur la voie d'une découverte bien autrement importante que celle de Senefelder. La photographie n'existerait peut-être pas encore si Niepce avait eu sous la main, en 1813, les instruments nécessaires pour l'impression lithographique.

Le voilà donc qui se met, avec son fils, en quête de matériaux propres à ce travail. Des pierres cassées, provenant des carrières de Chagny, et destinées à réparer la route de Châlon à Lyon, leur paraissent susceptibles d'être utilement employées à la lithographie. Ils choisissent les plus grandes, les polissent, les vernissent, y tracent, y gravent des dessins. Mais bientôt Nicéphore s'aperçoit que ces pierres sont d'un grain trop grossier, trop irrégulier pour ce travail. Il entreprend alors, à l'exemple de Senefelder, de remplacer les pierres par des planches métalliques, sur lesquelles

l'impression se fait moins facilement que sur les bonnes pierres lithographiques, mais qui sont moins coûteuses, moins encombrantes. Senefelder avait employé le zinc ; Niepce se servit de lames d'étain, sur lesquelles il traça d'abord des notes de musique. On s'efforçait, dès lors, en effet, de remplacer par l'impression lithographique le procédé plus long et plus dispendieux de la gravure sur cuivre, pour les publications musicales.

Mais la grande préoccupation de Niepce était d'arriver, par ce procédé, à la reproduction économique des estampes en taille douce. Dans ce but, il essaya successivement de différents vernis pour préparer le travail d'impression. Ce fut alors qu'il eut un jour l'idée d'appliquer sur quelques plaques de métal ainsi préparées, des gravures également couvertes d'un enduit qui les rendait transparentes, et d'exposer le tout au grand soleil, à la fenêtre de sa chambre. Qu'attendait-il de cette expérience ? Se souvenait-il des silhouettes, des calques fugitifs de gravures obtenus jadis par Charles dans la chambre noire ? en avait-il seulement entendu parler ? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais. Peut-être n'y eut-il chez lui aucune réminiscence, mais l'idée spontanée, l'espoir de faire collaborer le soleil, d'une façon quelconque, à l'œuvre de reproduction qu'il poursuivait. " Même dans la science, où la préparation et la part du travail sont considérables, il y a l'éclair qui vient on ne sait d'où, mais de plus haut assurément que cet amas de matériaux accumulés."

On peut deviner, et non décrire ce que Niepce dut éprouver, quand il aperçut pour la première fois, sur une des planches métalliques, une reproduction, un calque en traits blanchâtres, des linéaments principaux de la gravure superposée. Telle avait dû être l'émotion de Palissy en présence de ses premiers émaux réussis. Ce sont là de ces moments de joie, d'extase triomphante, qui récompensent l'inventeur au centuple de longues années d'angoisses et de déceptions.

Déjà quinquagénaire, Nicéphore Niepce se lança avec une ardeur juvénile dans cette voie nouvelle. Un buste de lui, qui passe pour très ressemblant, doit se rapporter à cette époque. C'est une physionomie régulière, sérieuse jusqu'à l'austérité. Dans la bouche, fine mais légèrement contractée, surtout dans le regard, profondément enfoncé sous l'arcade sourcillière, on retrouve l'habitude invétérée, la ténacité indomptable de l'investigation.

Nous n'avons que des renseignements incomplets sur ses premiers travaux. La vie de ce vaillant pionnier de la science ressemble, sous plus d'un rapport, à celle des alchimistes. C'est la même constance, la même âpreté dans les recherches, mais non plus

cette fois à la poursuite d'une folle chimère. Pour étendre et fortifier sa conquête, il a bien vite compris la nécessité de recourir à la chambre noire. "Mais il est seul, dans un pays éloigné de tout centre scientifique." Ajoutons qu'à cette époque (1814-16), en raison des douloureuses préoccupations du moment, et de l'imperfection des voies de communication, les relations étaient encore singulièrement lentes et difficiles entre la province et Paris; que notre inventeur habitait une campagne isolée, qu'il lui était impossible d'aller à Châlon et d'en revenir le même jour. "Il faut donc que Nicéphore s'ingénie à fabriquer de ses mains ce qui lui manque. Il se fait menuisier, opticien, façonne lui-même ses chambres obscures, ses appareils." On retrouve des détails intéressants sur cette période de sa vie dans sa correspondance avec son frère Claude, confident de ses émotions et de ses travaux. A chaque instant, des incidents vulgaires, des avaries d'outillage viennent interrompre ses études, et mettre sa patience à de rudes épreuves. Un jour, l'objectif de sa chambre obscure se trouve cassé par accident. Il en possédait un de rechange, mais celui-là avait le foyer plus court que le diamètre de la boîte; impossible de s'en servir. Il faut aller en chercher un autre à Châlon, et c'est un voyage qui ne peut se faire du jour au lendemain. En attendant, il trouve moyen de poursuivre ses expériences, sur une échelle réduite, avec un petit appareil composé d'une des lentilles d'un ancien microscope solaire et d'un *baquier*, "petite boîte de seize à dix-huit lignes en carré. L'image des objets s'y peignait d'une manière très nette et très vive, sur un *champ* de treize lignes de diamètre." Quelques jours après, il racontait à son frère le résultat heureux de l'expérience faite au moyen de cet appareil improvisé. "Je le plaçai dans la chambre où je travaille, en face de la volière, et les croisées ouvertes. Je fis l'expérience d'après le procédé que tu connais, et je vis, sur le papier blanc sensibilisé au moyen d'un enduit (dont il n'indique pas la composition), toute la partie de la volière qui pouvait être aperçue de la fenêtre, et une légère image des croisées qui se trouvaient moins éclairées que les objets extérieurs. On distinguait les effets de la lumière dans la représentation de la volière, et jusqu'au châssis de la fenêtre. Ceci n'est qu'un essai encore bien imparfait, mais (c'est que) l'image des objets était extrêmement petite. La possibilité de peindre de cette manière me paraît à peu près démontrée... Je ne me dissimule point qu'il y a de grandes difficultés, surtout pour fixer les couleurs; mais avec du travail et beaucoup de patience, on peut faire bien des choses... Le fond du tableau est noir, et les objets sont blancs, c'est-à-dire plus clairs que le fond."

Toute cette lettre du 5 mai 1816 est un document des plus curieux sur l'origine de la photographie. Nous y trouvons la suite des tribulations de l'inventeur à l'occasion de sa chambre noire. L'unique opticien de Châlon, auquel il s'adresse pour remplacer l'objectif détérioré, n'en avait qu'un seul qui s'adaptait mal à l'appareil. Le travail d'appropriation indispensable a pris une journée entière, et Niepce n'a pu rentrer chez lui que le surlendemain. Depuis ce jour-là le ciel est resté obstinément couvert, et Niepce n'a pu, à son grand regret, reprendre ses expériences. Il lui faut d'ailleurs se déplacer de temps à autre ; faire ou recevoir des visites, que de moments perdus pour ce travail qui l'intéresse si passionnément ! Il préférerait être dans un désert. Toute distraction, toute interruption de travail lui était insupportable, dans ce moment où il pressentait déjà la plupart des conséquences de sa découverte. Il songeait tout à la fois à donner plus de relief aux images produites par la lumière, soit par le perfectionnement de l'appareil, soit par l'emploi d'agents sensibilisateurs plus parfaits à fixer ces images, et même à aborder un problème dont il entrevoyait déjà les difficultés, et qui aujourd'hui n'est pas encore complètement résolu, celui de l'héliocromie ou de la reproduction et de la fixation des couleurs. Dès le 28 mai 1816, il envoyait à son frère quatre plaques portant des gravures héliographiques.

On ignore quelle était la composition de l'enduit employé par Niepce dans ses premiers essais. Mais, dès la première année, nous le voyons abandonner ce procédé primitif, quel qu'il fût ; essayer successivement des solutions alcooliques ou chlorure de fer, puis, en 1817, le chlorure d'argent, auquel il eut peut-être le tort de renoncer trop vite pour passer à la résine de gaïac, puis au phosphore, qui de blanc devient rouge au contact de la lumière ; toutefois il se hâta d'abandonner cet agent dangereux.

Dans ces évolutions rapides et multipliées, on peut suivre aisément la trace d'une préoccupation dominante qui semble avoir échappé à tous les biographes, celle d'une solution immédiate du problème de l'héliochromie. On vient de voir, en effet, que "la possibilité de *peindre* avec la lumière, et de fixer les couleurs obtenues par ce moyen, lui paraissait à peu près démontrée," au commencement de mai 1816. Peu de jours après, il signalait comme une de ses plus vives préoccupations, la *transposition des couleurs*, expression dont il est facile de comprendre le véritable sens, quand on se rend un compte exact de l'état des connaissances chimiques à cette époque. Depuis plusieurs années déjà, Davy, puis Wollaston et Seebeck avaient publié des observations, constatant qu'une même substance pouvait prendre des couleurs diverses, dans les



diverses parties du spectre solaire. Davy citait l'oxyde pure de plomb; Wollaston, le papier enduit de *résine de gaïac*, substance que nous voyons aussi figurer dans les essais de Niepce, ce qui semble bien indiquer qu'il aurait eu connaissance, par son frère établi en Angleterre, des travaux des chimistes anglais. Il est vrai que les teintes obtenues par l'emploi de ces substances ne correspondaient pas aux couleurs du spectre; d'où cette nécessité de "transposer les couleurs" mentionnée par Niepce. Enfin, ce défaut de concordance était déjà moins sensible dans le chlorure d'argent noirci, étudié par Seebeck dès 1810, et dont Niepce tenta de se servir en 1816 ou 17. Dans cette substance, en effet, le jaune du spectre devient blanc, le violet brun, mais le bleu garde une teinte bleuâtre, et le rouge demeure rouge.

Niepce ne devait pas atteindre ce but.... Peut-être même la poursuite simultanée de tant de résultats (augmentation du relief, et fixation de l'image, reproduction, transposition et fixation des couleurs) entreprises avec des moyens aussi imparfaits, lui fut-elle plus nuisible qu'utile. Quoiqu'il en soit, au mois de juillet 1817, il avouait que ses expériences n'avaient pas encore réussi, mais s'empressait d'ajouter qu'il ne se considérait pas encore comme battu, et ne perdait pas courage.

### III

Ici, nous rencontrons dans la correspondance de Niepce une lacune de neuf ans (1817-26), pendant laquelle nous sommes réduits aux conjectures sur la suite de ses travaux. Les péripéties de ces luttes scientifiques ressemblent à celles de la guerre. Tantôt ce sont des coups d'éclat, des surprises, des positions enlevées d'un élan; tantôt de longs et patients blocus, des années, des mois de tranchée ouverte autour de citadelles réputées inaccessibles.

Après des essais multipliés et infructueux, Niepce avait abandonné la recherche de l'héliochromie. Nous le retrouvons en 1826, concentrant tous ses efforts sur les moyens de donner plus de relief et de fixité à l'image incolore, produite dans la chambre obscure. Il limitait désormais ses recherches à l'emploi de l'héliographie, comme procédé économique de gravure. Après avoir étudié l'action de la lumière sur bien des substances, il s'arrêta à l'asphalte ou *bitume de Judée*, dont une longue série d'observations lui avait dévoilé les propriétés. Il avait découvert qu'en dissolvant ce bitume au moyen de l'essence de lavande, et l'étendant en couche

mince sur une plaque métallique exposée au foyer de la chambre noire, la partie de cet enduit ainsi soumise à l'action de la lumière, prenait insensiblement une teinte moins foncée, et que l'image finissait par apparaître en traits blanchâtres sur un fond noir. Il reconnut également que cette portion impressionnée de l'enduit devenait insoluble dans la composition qui avait servi à le préparer.

En conséquence, Niepce étendait, à l'aide d'un tampon, son bitume dissous sur une plaque d'étain ou de cuivre argenté, qu'il exposait dans la chambre noire. Il obtenait ainsi des calques d'estampes superposées, et aussi des images directes d'objets extérieurs, mais bien imparfaites, à cause de l'extrême lenteur de l'opération. Quand la lumière avait enfin accompli son œuvre sur cette plaque sensibilisée, Niepce la soumettait à l'action de son dissolvant, composé de dix parties d'huile de pétrole contre une d'essence de lavande. Ce dissolvant enlevait le bitume partout où la lumière n'avait pas agi. De cette opération, il résultait des photographies rudimentaires, où les parties de bitume blanchies et devenues réfractaires au dissolvant, figuraient les grands clairs du modèle. Quant aux ombres, elles étaient représentées tant bien que mal, par les endroits de la plaque que le dissolvant avait mis à nu, en faisant disparaître les parties de la couche sensible non atteintes par la lumière.

Tel fut le premier mode d'opération auquel arriva Niepce, après treize années d'investigations. C'était un résultat relativement prodigieux, puisqu'il avait fallu, dans les conditions les moins favorables, tout rechercher, tout coordonner, tout créer. Mais ces procédés primitifs d'héliographie offraient des inconvénients graves et nombreux. Le bitume de Judée est une substance qui d'elle-même ne se modifie que très-lentement, et d'une façon peu sensible, sous l'action de la lumière. Il fallait laisser la plaque métallique au foyer de la chambre noire pendant huit heures au moins, et quelquefois bien plus longtemps. Dans ce long intervalle, les lumières et les ombres se déplaçaient ; l'image n'apparaissait que trouble et indécise. Aussi ces productions inanimées, exécutées dans les meilleurs conditions, manquaient de netteté, de relief. A plus forte raison était-il impossible d'obtenir la représentation, même grossière, d'un être animé quelconque.

Nicéphore Niepce ne se dissimulait pas ces imperfections de son œuvre et tenta inutilement d'y remédier, ou d'accentuer l'effet de ses dessins, les contrastes de lumière et d'ombre, en exposant ses plaques impressionnées à l'action du sulfure de potassium, et même des *vapeurs d'iode*. Il effleurait ainsi, sans l'apercevoir, le perfectionnement décisif dont la gloire était réservée à Daguerre. Il ne

connut point la sensibilité exquise de l'iodure d'argent, principe sur lequel reposent les procédés actuels. Ses observations demeurèrent toujours circonscrites aux impressions directement visibles de la lumière ; il ne soupçonna ni l'existence d'impressions latentes, ni à plus forte raison la possibilité de s'en emparer au moyen d'agents révélateurs.

A l'époque où commencèrent ses relations avec Daguerre, Niepce se préoccupait surtout d'appliquer sa découverte à la reproduction des estampes et à l'amélioration économique des procédés de gravure. Dans les plaques impressionnées, il creusait, au moyen d'un acide, les endroits où le lavage avait enlevé l'enduit, et qui par conséquent correspondaient aux parties ombrées. Il arriva ainsi à produire des planches dont l'emploi pouvait économiser bien du temps et du travail aux imprimeurs en taille-douce. Ce procédé ingénieux fut le principe de l'*héliogravure*, à laquelle on est revenu de nos jours. Cette préoccupation industrielle n'avait rien que de très légitime. Il était bien naturel que Niepce qui, à cette époque, avait déjà passé la soixantaine, songeât sérieusement pour lui et pour son fils à tirer enfin quelque profit d'un travail long et dispendieux. Mais, d'autre part, cette préoccupation nuisit au progrès de l'art naissant de l'héliographie. Si Niepce, enfin découragé par tant d'essais infructueux, n'avait pas circonscrit ses recherches à des reproductions d'estampes, pour lesquelles une grande célérité dans les opérations n'était pas de rigueur, il ne se serait pas contenté d'une substance aussi indolente que le bitumé de Judée. Il n'aurait pas renoncé si promptement, ou serait revenu à l'usage des sels d'argent, dont ses successeurs devaient tirer un si grand parti. L'art nouveau, dont il eut la gloire de jeter les bases, ne serait pas resté stationnaire dans ses mains, jusqu'à l'intervention décisive de Daguerre.

#### IV.

Peu de physionomies offrent un contraste plus frappant que celles de Niepce et de Daguerre, ces deux gloires jumelles dans l'histoire de la science. Tandis que sur la figure austère et déjà fatiguée du premier on retrouve la trace d'une tension d'esprit incessante, de l'obsession d'une idée fixe, d'une fermeté stoïque luttant encore, mais tristement, contre d'amères déceptions ; tout, dans la figure irrégulière, mais heureuse de Daguerre, respire la confiance, l'entrain, l'intelligence vive et primesautière. La tête de

Niepce est d'un penseur, celle de Daguerre d'un artiste. La plupart des portraits gravés de ce dernier ne donnent d'ailleurs qu'une idée assez imparfaite du seul portrait authentique qui existe de lui. La destinée de l'illustre auteur du diorama et du Daguerrotypage se révèle dans ce regard clair et jeune, dans ces méplats des sourcils fortement accusés, dans cette bouche à laquelle la lèvre inférieure, un peu forte et fendue légèrement, donne une expression marquée de résolution et de sagacité.

Daguerre était presque un enfant de Paris, et plusieurs traits de son caractère sont essentiellement parisiens, notamment cette bonne humeur, cette verve légèrement gouailleuse, cette imagination pleine de ressources et toujours en éveil qui ne lui firent jamais défaut. Il était né en 1787 à Cormeilles *en Parisis*, village agréablement situé au milieu de ces vignobles d'Argenteuil, plus célèbres aujourd'hui par la quantité que par la qualité de leurs produits, sur le versant de la chaîne de collines qui s'étend de Sannois à Montigny-Herblay. Guy-Patin, célèbre médecin du dix-septième siècle, possédait à Cormeilles une maison dont le jardin s'étendait jusque sur la crête des hauteurs. Il parle, dans ses lettres, de l'air salubre, de Cormeilles, et de la belle vue dont on y jouit. Le souvenir de ce panorama, que Daguerre avait souvent contemplé dans son enfance, ne fut sans doute pas étranger au goût passionné qu'il montra plus tard pour la reproduction des effets les plus audacieux de perspective lointaine.

Tandis que Niepce, travailleur solitaire, avançait pas à pas avec la ténacité infatigable et discrète du mineur dans la tranchée vers la solution de son grand problème ; son futur collaborateur, plus jeune que lui de vingt ans, abordait joyeusement en tirailleur la bataille de la vie. Dès l'enfance, la passion de la peinture s'était révélée chez Daguerre. Mais il ne se sentait aucun attrait pour le style académique alors seul en vogue, où la couleur ne figure que comme un accessoire secondaire, et qui avait envahi jusqu'au paysage, comme en font foi les œuvres aujourd'hui si démodées des Bidault et des Bertin. Ce genre répugnait au tempérament comme aux aptitudes de Daguerre, impatient de produire, et coloriste d'instinct. Son éducation, d'ailleurs, comme celle de bien d'autres, avait été singulièrement négligée pendant la période révolutionnaire : ce qu'il savait de dessin, il l'avait appris lui-même. Dès qu'il avait pu tenir un crayon, puis un pinceau, il s'était exercé, non à reproduire des figures de dieux et de héros en tenue mythologique, mais à improviser des paysages, principalement de ces panoramas comme celui de Cormeilles, dans lesquels, au rebours de l'usage alors consacré, la ligne était sacrifiée à la couleur. On

y remarquait surtout une recherche des effets de perspective hardie jusqu'à la témérité. Ces antécédents expliquent comment Daguerre, au lieu d'étudier l'architecture comme le voulait d'abord son père, ou de devenir élève de David ou de Guérin, entra dans l'atelier de Degotti, peintre décorateur, qui travaillait surtout pour l'Opéra. Doué d'une facilité prodigieuse pour ce genre de peinture, il ne tarda pas à égaler, puis à surpasser son maître.

La réputation des meilleurs peintres de décors ressemble à celle des grands artistes dramatiques et lyriques, à celle aussi de bien des auteurs ; elle ne survit guère à la génération qui les a vus à l'œuvre. C'est ainsi que les noms jadis populaires des plus habiles successeurs de Daguerre, des Cicéri, des Philastre, des Cambon, des Feuchères, des Diéterle, sont déjà presque oubliés aujourd'hui. Il en serait de même de l'auteur des décors du *Vampire*, au théâtre de l'Ambigu, de la *Lampe merveilleuse* à l'Opéra, s'il n'avait su se créer des titres plus durables à la renommée.

Daguerre fut pourtant un décorateur de premier ordre. On peut encore juger de son talent de peintre par le tableau important qu'il fit pour l'église de Petit-Bry et dont nous reparlerons, et par quelques esquisses des grandes toiles du Diorama qui ont été conservées, notamment par celle des *environs de Naples* qui appartient à sa nièce, et celle plus remarquable encore du *Commencement du Déluge*, qui fit sensation au Salon de 1840. De tous les artistes qui ont abordé ce sujet, le Poussin et Daguerre sont les seuls qui, au lieu de se borner à des scènes épisodiques, ont osé présenter l'ensemble de ce tableau de désolation et de désespoir suprêmes. Daguerre a eu le mérite de décliner une comparaison redoutable ; sa composition était absolument différente de celle de son immortel devancier. Il avait représenté une vallée longue et profonde, se prolongeant à perte de vue entre deux immenses chaînes de montagnes, et dont les eaux avaient déjà envahi la partie inférieure. Ça et là à travers la brume, on distinguait à la lueur des éclairs, des groupes humains chassés par l'inondation de ce dernier asile, s'acharnant en vain à escalader des pentes inaccessibles. Cette esquisse, brossée avec une verve, une *furia* magistrales, produisit, malgré ses dimensions très restreintes, presque autant d'effet au Salon que le même sujet exécuté en grand au diorama !

Esprit ingénieux et inventif, Daguerre opéra en quelques années une véritable révolution dans le genre qu'il avait adopté. Il était, d'instinct, non-seulement peintre, mais machiniste ; aussi ne craignit-il pas d'aborder quelques-uns des problèmes mécaniques les plus difficiles de la mise en scène. Il y apporta d'importantes amé-

diorations favorables à l'illusion scénique, qui n'existait pas pour ainsi dire avant lui. S'inspirant de ce sentiment du pittoresque, du grandiose, qu'il possédait à un aussi haut degré que l'Anglais Martyn son contemporain, il substitua aux châssis mobiles des coulisses, quand la situation l'exigeait, des toiles de fonds représentant de vastes horizons. Enfin il eut le premier l'heureuse idée de varier et de renforcer l'effet des décorations au moyen de l'éclairage. Il obtint ainsi des succès d'autant plus méritoires, qu'à cette époque les ressources dans ce genre étaient singulièrement limitées. On n'employait encore au théâtre que l'éclairage à l'huile ; le gaz était à peine connu, vivement contesté ; on ne soupçonnait pas les lumières électrique et oxhydrique, d'un si grand usage aujourd'hui. Daguerre parvint néanmoins à obtenir des effets de soleil et de lune mobiles absolument nouveaux alors, et qui firent sensation. Il est aussi le premier qui se soit préoccupé d'approprier le caractère des décors aux situations. Il y réussit notamment dans les décorations du ballet de la *Lampe merveilleuse* à l'Opéra ; mieux encore à l'Ambigu dans celles du *Vampire*, un de ces bons gros mélodrames de l'ancienne roche, où le crime était invariablement puni, la vertu récompensée, et dont la vogue était, après tout, moins regrettable que celle de certaines opérettes modernes. Daguerre avait à peine vingt-cinq ans quand il exécuta ses fameux décors du *Vampire* en 1812. Il y avait là, dans le tableau représentant le cimetière où est censé reposer le cadavre récalcitrant du Vampire, un superbe effet de lune mobile sur les tombes, dont le souvenir a inspiré plus tard le beau décor du cloître de Sainte Rosalie dans *Robert*.

Ces travaux de Daguerre faisaient sensation ; pour la première fois, les applaudissements du public s'adressaient autant au décorateur qu'à la pièce et à ses interprètes. Surexcité par ce succès, Daguerre conçut l'idée d'un spectacle diurne, d'un genre alors nouveau, dont tout l'attrait consisterait dans le prestige du décor et de la mise en scène. Il s'associa à Bouton, habile peintre d'intérieurs, pour reproduire alternativement de grandes scènes de la nature et des monuments célèbres, sur d'immenses toiles souvent peintes des deux côtés, où les sujets seraient présentés sous des aspects divers tour à tour mis en relief, grâce à d'ingénieux procédés de mise en scène, et à des changements rapides dans la disposition de l'éclairage.

Telle fut l'origine du diorama, installé dans un terrain qui se trouvait alors en contre-bas du boulevard Bonne-Nouvelle, et qui a été remblayé depuis au niveau de ce boulevard. Ce manèment a fait également disparaître l'ancienne rue Basse-Porte-Saint-Denis,

où se trouvait l'entrée principale. L'inauguration du diorama eut lieu le 1er juillet 1822. A cette époque, on ne connaissait pas encore le luxe des réclames hyperboliques, des affiches gigantesques bariolées de couleurs voyantes, des annonces illuminées. Le nom de *Diorama* était tout simplement peint en lettres noires sur la partie de l'édifice qui regardait le boulevard. L'effet produit par cette exhibition n'en fut pas moins grand et prolongé. Le succès populaire qu'elle obtint tout d'abord est attesté par un incident intime de la vie parisienne, recueilli par Balzac dans le *Père Goriot* : la manie qui s'était introduite dans les ateliers, et même dans la petite bourgeoisie, de parler en *rama* ; c'est-à-dire d'ajouter facétieusement à tous les substantifs la désinence de l'intitulé du spectacle à la mode.

Pendant cette longue vogue du diorama, les tableaux les plus remarquables furent ; l'*Intérieur de Saint-Pierre de Rome*, le chef-d'œuvre de Bouton ; la *Messe de Minuit à Saint-Etienne du Mont* (le premier et l'un des meilleurs tableaux de Daguerre), les *Vues des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul hors les murs*, celles du *Temple de Salomon, d'Edimbourg et de Naples*, des *vallées suisses de Sarnen, de Chamonix et de Goldau*, des *tombeaux de Napoléon à Ste. Hélène et de Charles X à Holyrood*, et le *Commencement du Déluge* (Daguerre). Chaque *représentation* se composait de deux tableaux. Jamais Daguerre ni aucun autre décorateur n'ont poussé plus loin la puissance d'illusion scénique que dans la *vallée de Chamonix* prise en hiver. L'artiste, il faut le dire, n'avait pas dédaigné quelques artifices de mise en scène qui favorisaient encore cette illusion. Au premier plan, des deux côtés, s'élevaient des châlets praticables dont on distinguait aisément l'intérieur ; un peu au-delà, sous un hangar, on apercevait, broutant une botte de foin très réelle, une chèvre non moins authentique, dont on disait facétieusement qu'il n'y en avait de vrai que la moitié, que le reste faisait partie de la toile de fond. Il était absolument impossible, même aux spectateurs les plus rapprochés de la rampe et munis des meilleures lorgnettes, de discerner où commençait cette toile, le point de partage entre l'effet d'optique et la réalité.

Les tableaux favoris du public étaient ceux à *double effet*, qui après un entr'acte, reproduisaient le même sujet sous un aspect différent. Parfois, ces changements s'obtenaient avec la même peinture plus ou moins éclairée à certaines places, et par la combustion de poudres lumineuses simulant une éruption ou un incendie. Ainsi à la seconde reprise de la *Vue des environs de Naples*, le Vésuve apparaissait en feu dans l'obscurité ; à celle de la *Vue d'Edimbourg*, on n'apercevait plus la ville qu'à la lueur de l'embr-

sement. Mais les modifications plus radicales, comme celles de la vallée de Goldau après l'éboulement, de l'église Saint-Paul après l'incendie, exigeaient un **surcroît de travail**. La toile alors était peinte des deux côtés, et l'une ou l'autre peinture apparaissait, suivant que l'appareil mobile d'éclairage y faisait arriver la lumière par réflexion ou par réfraction.

L'honneur de ce succès prolongé revient pour la meilleure part, à Daguerre. Ce fut lui qui exécuta le plus grand nombre de tableaux, ceux qui obtinrent le plus de vogue. Pourtant il n'employait que deux auxiliaires, tandis que son associé en avait jusqu'à douze et quinze. Mais, quand Daguerre se sentait en verve, et dans les moments pressés, il déployait une activité inouïe, passant des journées entières et jusqu'à trois et quatre nuits de suite au travail, sans désespérer. Il fallait, alors, employer la force pour lui faire prendre quelque repos. Par les résultats auxquels il était arrivé, il y a cinquante ans, avec des moyens aussi rudimentaires, qu'on juge de ceux qu'aurait pu obtenir, de nos jours, ce puissant et ingénieux artiste, armé de toutes les ressources de la science moderne !—*Le Correspondant*.

Baron ERNOUF.

(à continuer)

---



# LE PAYS DES FOURRURES

---

(suite)

## CHAPITRE XVII

### L'APPROCHE DE L'HIVER.

On était au 21 septembre. Le soleil passait alors dans l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire que le jour et la nuit avaient une durée égale pour le monde entier, et qu'à partir de ce moment, les nuits allaient être plus longues que les jours. Ces retours successifs de l'ombre et de la lumière avaient été accueillis avec satisfaction par des habitants du fort. Ils n'en dormaient que mieux pendant les heures sombres. L'œil, en effet, se délasse et se refait dans les ténèbres, surtout lorsque quelques mois d'un soleil perpétuel l'ont obstinément fatigué.

Pendant l'équinoxe, on sait que les marées sont ordinairement très-fortes, car lorsque le soleil et la lune se trouvent en conjonction, leur double influence s'ajoute et accroît ainsi l'intensité du phénomène. C'était donc le cas d'observer avec soin la marée qui allait se produire sur le littoral du cap Bathurst. Jasper Hobson, quelques jours avant, avait établi des points de repère, une sorte de marégraphe, afin d'évaluer exactement le déplacement vertical des eaux entre la basse et la haute mer. Or, cette fois encore, il constata, quoi qu'il en eût, et malgré tout ce qu'avaient pu rapporter les observateurs, que l'influence solaire et lunaire se faisait à

peine sentir dans cette portion de la mer Glaciale. La marée y était à peu près nulle,—ce qui contredisait les rapports des navigateurs.

“ Il y a là quelque chose qui n'est pas naturel ! ” se dit le lieutenant.

Et véritablement, il ne savait que penser ; mais d'autres soins le réclamèrent, et il ne chercha pas plus longtemps à s'expliquer cette particularité.

Le 29 septembre, l'état de l'atmosphère se modifia sensiblement. Le thermomètre tomba à quarante et un degrés Fahrenheit (5° centig. au-dessus de zéro). Le ciel était couvert de brumes qui ne tardèrent pas à se résoudre en pluie. La mauvaise saison arrivait.

Mrs. Joliffe, avant que la neige couvrit le sol, s'occupa de ses semences. On pouvait espérer que les graines vivaces d'oseille et de cochléarias, abrités sous les couches neigeuses, résisteraient à l'âpreté du climat et lèveraient au printemps. Un terrain de plusieurs acres, caché derrière la falaise du cap, avait été préparé d'avance, et il fut ensemencé pendant les premiers jours de septembre.

Jasper Hobson ne voulut pas attendre l'arrivée des grands froids pour faire revêtir à ses compagnons leurs habits d'hiver. Aussi, tous ne tardèrent-ils pas à être convenablement vêtus, portant de la laine sur tout le corps, des capotes de peau de daim, des pantalons de cuir de phoque, des bonnets de fourrure et des bottes imperméables. On peut dire que l'on fit également la toilette des chambres. Les murs de bois furent tapissés de pelleteries, afin d'empêcher, par certains abaissements de la température, les couches de glace de se former à leur surface. Maître Raë établit, vers ce temps-là, les condensateurs destinés à recueillir la vapeur d'eau suspendue dans l'air, et qui durent être vidés deux fois par semaine. Quant au feu du poêle, il fut réglé suivant les variations de la température extérieure, de manière à maintenir le thermomètre des chambres à cinquante degrés Fahrenheit (10° centig. au-dessus de zéro). D'ailleurs, la maison allait être bientôt recouverte d'une épaisse couche de neige, qui empêcherait toute déperdition de la chaleur interne. Par ces divers moyens, on espérait combattre victorieusement ces deux redoutables ennemis des hiverneurs, le froid et l'humidité.

Le 2 octobre, la colonne thermométrique s'étant encore abaissée, les premières neiges envahirent tout le territoire du cap Bathurst. La brise était molle, et ne forma point un de ces tourbillons si communs dans les régions polaires, auxquels les Anglais ont donné le nom de *drifts*. Un vaste tapis blanc, uniformément disposé,

confondit bientôt dans une même blancheur le cap, l'enceinte du fort et la longue lisière du littoral. Seules, les eaux du lac et de la mer, qui n'étaient pas encore prises, contrastèrent par leur teinte grisâtre, terne et sale. Cependant, à l'horizon du nord, on apercevait les premiers icebergs qui se profilaient sur le ciel brumeux. Ce n'était pas encore la banquise, mais la nature amassait les matériaux que le froid allait bientôt cimenter pour former cette impénétrable barrière.

D'ailleurs, *la jeune glace* ne tarda pas à solidifier les surfaces liquides de la mer et du lac. Le lagon se prit le premier. De larges taches d'un blanc gris apparurent çà et là, indice d'une gelée prochaine que favorisait le calme de l'atmosphère. Et en effet, le thermomètre s'étant maintenu pendant une nuit à quinze degrés Fahrenheit au-dessus de zéro (9° centig. au-dessous de la glace), le lac présenta le lendemain une surface unie qui eût satisfait les plus habiles patineurs de la Serpentine (1). Puis, à l'horizon, le ciel revêtit une couleur particulière que les baleiniers désignent sous le nom de *blink*, qui était produite par la réverbération des champs de glace. La mer gela bientôt sur un espace immense, un vaste icefield se forma peu à peu par l'agrégation des glaçons épars et se souda au littoral. Mais cet icefield océanique, ce n'était plus le miroir uni du lac. L'agitation des flots avait altéré sa pureté. Çà et là ondulaient de longues pièces solidifiées, imparfaitement réunies par leurs bords, quelques-unes de ces glaces flottantes connues sous la dénomination de *drift-ices*, et, en maint endroit, des protubérances, des extumescences souvent très-accusées, produites par la pression, et que les baleiniers appellent des *hummocks*.

En quelques jours, l'aspect du cap Bathurst et de ses environs fut entièrement changé. Mrs. Paulina Barnett, dans un perpétuel ravissement, assistait à ce spectacle nouveau pour elle ! De quelles souffrances, de quelles fatigues son âme de voyageuse n'eût-elle pas payé la contemplation de telles choses ! Rien de sublime comme cet envahissement de la saison hivernale, de cette prise de possession des régions hyperboréennes par le froid de l'hiver ! Aucun des points de vue, aucun des sites que Mrs. Paulina Barnett avait observés jusqu'alors, n'était reconnaissable. La contrée se métamorphosait. Un pays nouveau naissait, pour ainsi dire, devant ses regards, pays empreint d'une tristesse grandiose. Les détails disparaissaient, et la neige ne laissait plus au paysage que ses grandes lignes, à peine estompées dans les brumes. C'était un décor qui succédait à un autre décor, avec une rapidité féérique.

(1) Petite rivière de Hyde-Park, à Londres.

Plus de mer, là où naguère s'étendait le vaste Océan. Plus de sol aux couleurs variées, mais un tapis éblouissant. Plus de forêts d'essences diverses, mais un fouillis de silhouettes grimaçantes, poudrées par les frimas. Plus de soleil radieux, mais un disque pâli, se traînant à travers le brouillard, traçant un arc rétréci pendant quelques heures à peine. Enfin, plus d'horizon de mer, nettement profilé sur le ciel, mais une interminable chaîne d'icebergs, capricieusement ébréchée, formant cette banquise infranchissable que la nature a dressée entre le pôle et ses audacieux chercheurs !

Que de conversations, que d'observations, les changements de cette contrée arctique provoquèrent ! Thomas Black fut le seul peut-être qui restât insensible aux sublimes beautés de ce spectacle ! Mais que pouvait-on attendre d'un astronome aussi absorbé, et qui jusqu'ici ne comptait véritablement pas dans le personnel de la petite colonie. Ce savant exclusif ne vivait que dans la contemplation des phénomènes célestes, il ne se promenait que sur les routes azurées du firmament, il ne se lançait d'une étoile que pour aller à une autre ! Et précisément voilà que son ciel se bouchait, que les constellations se dérobaient à sa vue, qu'un voile brumeux, impénétrable, s'étendait entre le zénith et lui. Il était furieux ! Mais Jasper Hobson le consola en lui promettant avant peu de belles nuits froides, très-propices aux observations astronomiques, des aurores boréales, des halos, des parasélènes et autres phénomènes des contrées polaires, dignes de provoquer son admiration.

Cependant, la température était supportable. Il ne faisait pas de vent, et c'est le vent surtout qui rend les piqûres du froid plus aiguës. On continua donc les chasses pendant quelques jours. De nouvelles fourrures s'entassèrent dans les magasins de la factorerie, de nouvelles provisions alimentaires remplirent ses offices. Les perdrix, les ptarmigans, fuyant vers des régions plus tempérées, passaient en grand nombre, et fournirent une viande fraîche et saine. Les lièvres polaires pullulaient, et déjà ils portaient leur robe hivernale. Une centaine de ces rongeurs, dont la passée se reconnaissait aisément sur la neige, grossirent bientôt les réserves du fort. Il y eut aussi de grands vols de cygnes-siffleurs, l'une des belles espèces de l'Amérique du Nord. Les chasseurs en tuèrent quelques couples. C'étaient de magnifiques oiseaux, longs de quatre à cinq pieds, blancs de plumage, mais cuivrés à la tête et à la partie supérieure du cou. Ils allaient chercher, sous une zone plus hospitalière, les plantes aquatiques et les insectes nécessaires à leur alimentation, volant avec une rapidité extrême, car l'air et l'eau sont leurs véritables éléments. D'autres cygnes, dits "cygnes-trompettes", dont le cri ressemble à un appel de clairon, furent

aperçus aussi, émigrant par troupes nombreuses. Ils étaient blancs comme les siffleurs, ayant à peu près leur taille, mais noirs de pieds et de bec. Ni Marbre, ni Sabine ne furent assez heureux pour abattre quelques-uns de ces trompettes, mais ils les saluèrent d'un "au revoir" très-significatif. Ces oiseaux devaient revenir, en effet, avec les premières brises du printemps, et c'est précisément à cette époque qu'ils se font prendre avec plus de facilité. Leur peau, leur plume, leur duvet les font particulièrement rechercher des chasseurs et des Indiens, et, en de certaines années favorables, c'est par dizaines de mille que les factoreries expédient sur les marchés de l'ancien continent ces cygnes, qui se vendent une demi-guinée la pièce.

Pendant les excursions, qui ne duraient plus que quelques heures et que le mauvais temps interrompait souvent, des bandes de loups furent fréquemment rencontrées. Il n'était pas nécessaire d'aller loin, car ces animaux, plus audacieux quand la faim les aiguillonne, se rapprochaient déjà de la factorerie. Ils ont le nez très-fin, et les émanations de la cuisine les attirait. Pendant la nuit, on les entendait hurler d'une façon sinistre. Ces carnassiers, peu dangereux individuellement, pouvaient le devenir par leur nombre. Aussi, les chasseurs ne s'aventuraient-ils que bien armés en dehors de l'enceinte du fort.

En outre, les ours se montraient plus agressifs. Pas un jour ne se passait sans que plusieurs de ces animaux fussent signalés. La nuit venue, ils s'avançaient jusqu'au pied même de l'enceinte. Quelques-uns furent blessés à coups de fusil, et s'éloignèrent, tachant la neige de leur sang. Mais, à la date du 10 octobre, aucun n'avait encore abandonné sa chaude et précieuse fourrure aux mains des chasseurs. Du reste, Jasper Hobson ne permettait point à ses hommes d'attaquer ces formidables bêtes. Avec elles, il valait mieux rester sur la défensive, et peut-être le moment approchait-il où, poussés par la faim, ces carnivores tenteraient quelque attaque contre le fort Espérance. On verrait alors à se défendre et à s'approvisionner tout à la fois.

Pendant quelques jours, le temps demeura sec et froid. La neige présenta une surface dure, très-favorable à la marche. Aussi fit-on quelques excursions sur le littoral et au sud du fort. Le lieutenant Hobson désirait savoir si, les agents des pelletiers de Saint Louis ayant quitté le territoire, on retrouverait aux environs quelques traces de leur passage, mais les recherches furent vaines. Il était supposable que les Américains avaient dû redescendre vers quelque établissement plus méridional, afin d'y passer les mois d'hiver.

Ces quelques beaux jours ne durèrent pas, et, pendant la première semaine de novembre, le vent ayant sauté au sud, bien que la température se fût adoucie, la neige tomba en grande abondance. Elle couvrit bientôt le sol sur une hauteur de plusieurs pieds. Il fallut chaque jour déblayer les abords de la maison, et ménager une allée qui conduisait à la poterne, à l'étable des rennes et au chenil. Les excursions devinrent plus rares, et il fallut employer les raquettes ou chaussures à neige.

En effet, quand la couche neigeuse est durcie par le froid, elle supporte sans céder le poids d'un homme et laisse au pied un appui solide. La marche ordinaire n'est donc pas entravée. Mais quand cette neige est molle, il serait impossible à un marcheur de faire un pas sans y enfoncer jusqu'au genou. C'est dans ces circonstances que les Indiens font usage des raquettes.

Le lieutenant Hobson et ses compagnons étaient habitués à se servir de ces *snow-shoes*, et sur la neige friable ils couraient avec la rapidité d'un patineur sur la glace. Mrs. Paulina Barnett s'était déjà accoutumée à ce genre de chaussures, et bientôt elle put rivaliser de vitesse avec ses compagnons. De longues promenades furent faites aussi bien sur le lac glacé que sur le littoral. On put même s'avancer pendant plusieurs milles à la surface solide de l'Océan, car la glace mesurait alors une épaisseur de plusieurs pieds. Mais ce fut une excursion fatigante, car l'icefield était raboteux ; partout des glaçons superposés, des hummocks qu'il fallait tourner ; plus loin, la chaîne d'icebergs, ou plutôt la banquise présentait un infranchissable obstacle, car sa crête s'élevait à une hauteur de cinq cents pieds ! Ces icebergs, pittoresquement entassés, étaient magnifiques. Ici, on eût dit les ruines blanchies d'une ville, avec ses monuments, ses colonnes, ses courtines abattues ; là, une contrée volcanique, au sol convulsé, un entassement de glaçons, formant des chaînes de montagnes avec leurs lignes de faite, leurs contreforts, leurs vallées,—toute une Suisse de glace ! Quelques oiseaux retardataires, des pétrels, des guillemots, des puffins, animaient encore cette solitude et jetaient des cris perçants. De grands ours blancs apparaissaient entre les hummocks et se confondaient dans leur blancheur éblouissante. En vérité, les impressions, les émotions ne manquèrent pas à la voyageuse ! Sa fidèle Madge, qui l'accompagnait, les partageait avec elle ! Qu'elles étaient loin, toutes deux, des zones tropicales de l'Inde ou de l'Australie !

Plusieurs excursions furent faites sur cet océan glacé, dont l'épaisse croûte eût supporté sans s'effondrer des parcs d'artillerie ou même des monuments. Mais bientôt ces promenades devinrent

si pénibles qu'il fallut absolument les suspendre. En effet, la température s'abaissait sensiblement, et le moindre travail, le moindre effort produisait chez chaque individu un essoufflement qui le paralysait. Les yeux étaient aussi attaqués par l'éclatante blancheur des neiges, et il était impossible de supporter longtemps cette vive réverbération, qui provoque de nombreux cas de cécité chez les Esquimaux. Enfin, par un singulier phénomène dû à la réfraction des rayons lumineux, les distances, les profondeurs, les épaisseurs n'apparaissaient plus telles qu'elles étaient. C'étaient cinq ou six pieds à franchir entre deux glaçons, quand l'œil n'en mesurait qu'un ou deux. De là, par suite de cette illusion d'optique, des chutes très-nombreuses et douloureuses fort souvent.

Le 14 octobre, le thermomètre accusa trois degrés Fahrenheit au-dessous de zéro (16° centig. au-dessous de glace). Rude température à supporter, d'autant plus que la bise était forte. L'air semblait fait d'aiguilles. Il y avait danger sérieux pour quiconque restait en dehors de la maison, d'être *frost bitten*, c'est-à-dire gelé instantanément, s'il ne parvenait à rétablir la circulation du sang, dans la partie attaquée, au moyen de frictions de neige. Plusieurs des hôtes du fort se laissèrent prendre de congélation subite, entre autres Garry, Belcher, Hope ; mais, frictionnés à temps, ils échappèrent au danger.

Dans ces conditions, on le comprend, tout travail manuel devint impossible. A cette époque, d'ailleurs, les journées étaient extrêmement courtes. Le soleil ne restait au-dessus de l'horizon que pendant quelques heures. Un long crépuscule lui succédait. Le véritable hivernage, c'est-à-dire la séquestration, allait commencer. Déjà les derniers oiseaux polaires avaient fui le littoral assombri. Il ne restait plus que quelques couples de ces faucons-perdrix mouchetés, auxquels les Indiens donnent précisément le nom d'*hiverneurs*, parce qu'ils s'attardent dans les régions glacées jusqu'au moment de la nuit polaire, et bientôt ils allaient eux-mêmes disparaître.

Le lieutenant Hobson hâta donc l'achèvement des travaux, c'est-à-dire des trappes et pièges qui devaient être tendus pour l'hiver aux environs du cap Bathurst.

Ces trappes consistaient uniquement en lourds madriers, supportés sur un 4 formé de trois morceaux de bois, disposés dans un équilibre instable, et dont le moindre attouchement provoquait la chute. C'était, sur une grande échelle, la trappe même que les oiseleurs tendent dans les champs. L'extrémité du morceau de bois horizontal était amorcée au moyen de débris de venaison, et tout animal de moyenne taille, renard ou martre, qui y portait la

patte, ne pouvait manquer d'être écrasé. Telles sont les trappes que les fameux chasseurs, dont Cooper a si poétiquement raconté la vie aventureuse, tendent pendant l'hiver, et sur un espace qui comprend souvent plusieurs milles. Une trentaine de ces pièges furent établis autour du fort Espérance, et ils durent être visités à des intervalles de temps assez rapprochés.

Ce fut le 12 novembre que la petite colonie s'accrut d'un nouveau membre. Mrs. MacNap accoucha d'un gros garçon bien constitué, dont le maître charpentier se montra extrêmement fier. Mrs. Paulina Barnett fut marraine du bébé, qu'on nomma Michel-Espérance. La cérémonie du baptême s'accomplit avec une certaine solennité, et ce jour-là fut jour de fête à la factorerie, en l'honneur du petit être qui venait de naître au-delà du soixante-dixième degré de latitude septentrionale !

Quelques jours après, le 20 novembre, le soleil se cachait au-dessous de l'horizon et ne devait plus reparaitre avant deux mois. La nuit polaire avait commencé !

JULES VERNE.

(à continuer)

---



## VARIÉTÉ.

---

### LES MINES D'ARGENT—LEUR RICHESSE ET LES PAYS OU ELLES SE TROUVENT.

En 1850, le Nevada n'était pas compté au nombre des régions argentifères. En cette année, le Mexique et l'Amérique du Sud ont produit 35,000,000 de piastres, c'est-à-dire près de cinq fois autant qu'ont produit l'Europe, l'Asie et l'Afrique dans le cours de la même année. Le rendement des mines d'argent du Piémont pendant l'année 1850 a été plus considérable que celui des autres mines de l'ancien continent, et s'est élevé à environ 1,500,000 piastres. Les mines d'Autriche ont rendu environ 1,000,000 de piastres ; le surplus est sorti des mines de Russie, de Norvège, de Saxe, d'Espagne, du Devonshire et de Cornouailles, en Angleterre.

On a souvent représenté l'Inde comme un pays ne contenant pas de mines d'argent ; mais on sait par les rapports de Sir Roderick Murchison et autres voyageurs que la vallée de Kulu est si riche en mines d'argent qu'on pourrait en tirer pour des sommes énormes pendant des siècles. Ce qui était autrefois connu comme la région argentifère des Vazurs dans Kulu, comprend le pays montagneux situé entre les rivières Beas, Saingi et Parbutti. Ces mines sont aujourd'hui presque complètement oubliées, même par les habitants du pays, quoiqu'elles aient été largement exploitées pendant les jours de grandeur de l'Inde. On sait que les mines de Manikarn, situées dans la même vallée, sont d'une richesse incalculable, mais elle ne sont pas en exploitation. Les autorités indiennes et les habitants eux-mêmes, de crainte d'appauvrir le pays, suscitent toutes sortes d'obstacles pour empêcher qu'on ne les exploite.

On a calculé que 160,000 tonnes d'argent pur ont été exportées du Pérou et du Mexique seulement dans les trois cents ans qui ont suivi la découverte de l'Amérique. Cette quantité réunie serait suffisante pour faire une boule d'argent massif de cent pieds de diamètre. Ce n'est pas une bagatelle si l'on tient compte de la façon grossière d'extraire le minerai à cette époque. La différence entre l'exploitation des mines du Pérou et celles des mines du Mexique dépend seulement du climat des régions minières. Les mines de Potosi, qui ont rendu d'énormes quantités d'argent, sont situées à une élévation égale à celle du sommet du Mont Blanc, dans une région de neiges perpétuelles. Les mines du Mexique se trouvent dans des régions moyennes, où il n'y a ni grands froids ni grandes chaleurs. L'immense richesse minérale du Pérou a été développée par la patiente industrie des Indiens natifs. Ils se nourrissent presque exclusivement de cacao. Leur salaire est, en moyenne, d'une piastre et demie de notre monnaie par semaine.

On raconte une histoire romantique sur la mine de Salcado, qui est perdue depuis cent ans. Salcado était un jeune Espagnol, qui s'étant épris d'une jeune Indienne, l'épousa ; celle-ci révéla à son mari l'existence d'une mine d'une richesse fabuleuse à laquelle on n'avait pas encore touché. Salcado, aidé par sa femme, trouva la mine, et se liant d'amitié avec les Indiens, commença l'exploitation de sa découverte. En peu d'années il devint immensément riche. Le gouverneur espagnol, en voyant ces richesses si rapidement amassées, voulut s'emparer de la mine de Salcado, pour s'enrichir à son tour. En conséquence il accusa ce dernier de conspirer contre l'autorité royale, le fit arrêter, juger et condamner, quoique l'accusation fut entièrement imaginaire.

En attendant son exécution, Salcado promit au gouverneur senior de Lemos, s'il voulait permettre d'envoyer des pièces de la procédure à Madrid pour être soumise à l'examen du roi, de lui payer cent livres d'argent chacun des jours qui s'écoulerait entre le départ du navire et son retour d'Espagne. Comme à cette époque il fallait seize mois rien que pour aller, il est facile de voir combien était énorme la rançon offerte par le condamné. Salcado fut exécuté.

Lemos, débarrassé du propriétaire, se hâta de se rendre à la mine, mais elle avait disparu. On ne l'a jamais retrouvée. La veuve de Salcado et les Indiens qui lui étaient dévoués, avaient juré que le meurtrier ne profiterait pas de son crime ; ils avaient inondé et enterré la mine de telle façon qu'il fut impossible à Lemos de la découvrir.

Les mines d'argent les plus riches du monde sont probablement

celles de Potocchi, situées près de La Plata, découvertes en 1545. Quoiqu'elles aient toujours été exploitées par des procédés grossiers, ces mines ont, dit-on, rendu 250,000,000 de piastres. Pendant plusieurs années seize cents esclaves indiens étaient employés aux travaux d'exploitation ; ils étaient si cruellement traités qu'ils mouraient à la peine ; ils étaient aussitôt remplacés par d'autres qui ne vivaient pas plus longtemps. Aujourd'hui on emploie deux mille ouvriers salariés : le rendement du métal est satisfaisant, et rien ne fait supposer que les mines soient près d'être épuisées.

Le produit total des mines d'argent du monde entier de 1850 à 1865, a été évaluée à 1,025,000,000 de piastres, dans laquelle somme les Etats-Unis d'Amérique entrent pour un dixième. Le rendement annuel des mines du Mexique est à présent de 20,000,000 de piastres. Le rendement de celles du Pérou diminue graduellement, et il n'a guère dépassé 3,000,000 de piastres en 1874. L'exploitation des mines du Chili et de la Bolivie se développe avec rapidité ; elles fourniront sous peu un appoint considérable au produit annuel.

En 1867, le Nevada avait produit 12,500,000 piastres ; en 1869, il produisit à peine la moitié de cette somme. On compte, cette année, sur un rendement de plus de 25,000,000 de piastres.

Le produit annuel des mines d'Idaho est de 3,000,000 de piastres, ou à peu près égal à celui des fameuses mines du Pérou. On estime que les mines du Colorado, pendant l'année 1874, ont donné 1,000,000 de piastres.

\* \* \*

# MATHILDE DE CANOSSE.

---

*Suite.*

Ottacar fit appeler aussitôt l'un des deux magiciens espagnols dont nous avons parlé, gens trop prompts malheureusement à lui obéir en tout. Il lui commanda de revêtir l'habit et l'apparence d'un moine de Cluny, puis de se rendre auprès d'Yolande, et de l'exhorter, au nom de son père, à lui accorder sa main.

Le fourbe qui, contrairement à l'usage d'alors, portait une longue barbe pour se donner l'air et la majesté d'un philosophe, la peigna soigneusement et la divisa en deux longues mèches : il se lava le visage avec le suc de certaines herbes qui le rendit pâle et défait, endossa le froc blanc à large capuchon, puis, ainsi fait, il prit le chemin du monastère. Il se présenta à la porte du couvent, d'un air pieux et modeste, puis, au nom de Pandolfe, demanda à voir Yolande et à lui parler. La tourière en avertit l'abbesse qui fit appeler la jeune fille, lui parla du moine, et l'accompagna au parloir. A la vue de Théotberge, l'imposteur se troubla, mais reprenant bientôt son assurance :

—Très-révérènde Mère, dit-il, je suis de l'abbaye de Cluny. Notre saint abbé, successeur du célèbre Odilon, m'envoie en Pologne, pour y fonder un monastère de notre ordre. Je me suis arrêté quelques jours au couvent de Znaïm auprès du vénérable Daufer, pour me remettre des fatigues du voyage. J'ai appris là que Pandolfe était depuis plusieurs années établi en ce lieu. Or, je suis un vieil ami, un compagnon d'armes de Pandolfe, j'ai passé ma jeunesse avec lui à la cour de Henri II ; nous avons fait ensemble les guerres d'Allemagne et d'Italie, où il se signala par sa valeur. Mais enfin Dieu, par son infinie miséricorde, daigna me montrer la vanité du monde. La réputation de l'abbé Odilon étant venue jusqu'à moi, je quittai la cour, j'abandonnai les armes, et je me

mis à servir Dieu dans la pauvreté, l'humilité et la mortification. Quelques années après ma profession, notre supérieur m'envoya en Gothie et en Norwége, pour répandre la foi de Jésus-Christ : j'habitai longtemps ces contrées. Plus tard, je passai les mers, en compagnie de quelques prêtres, pour travailler à la conversion de la froide Islande, qui est l'ancienne Thulé. Hélas !... ma vénérable dame, quels pays ! quelles mers ! Là, règne pendant six mois une nuit profonde : le jour du midi ressemble au dernier crépuscule d'une soirée avancée ; pendant les autres heures, la nuit est si complète, qu'il faut de la lumière pour dîner comme pour souper, au lever comme au coucher, à l'église comme au marché, au chœur pour Matines comme pour Tierce. Et les lumières que l'on emploie ne sont que des branches de pin enflammées, ou des étoupes trempées de graisse de phoque ou de baleine.

—Qu'entendez-vous, mon père, par des phoques et des baleines ? demanda Yolande, qui écoutait attentivement cet étrange récit.

—Ma fille, répondit le faux moine, les phoques sont de grands animaux qui vivent dans l'eau et sur la terre : ils sont si longs que l'un d'eux remplirait un des côtés de votre cloître. Ils ont un ventre, une tête énormes : leurs yeux saillants ont l'air de deux boules de verre : l'ouverture de leur gueule est si haute et si profonde, que vous pourriez vous y tenir debout ; leurs lèvres épaisses ressemblent à deux gouttières retournées, et de là s'avancent six ou huit dents plus longues que votre bras : ils ont des pattes fort courtes, et ils sont obligés de ramper sur leur ventre monstrueux. Quant à la baleine, c'est le plus grand poisson de l'Océan : il y en a de si prodigieuses, que lorsqu'elles flottent à la surface de l'eau, elles ressemblent à de petits îlots couverts de mousse. Phoques et baleines sont remplis d'une graisse blanche, dont on fait l'huile et en telle quantité que les habitants de ces pays-là retirent, de chacun d'eux, jusqu'à dix tonnes.

“ Ces hommes se font au front et aux joues des incisions circulaires ou sinueuses, qu'ils colorent en rouge ou en bleu : plus ils sont peints, plus ils sont admirés et estimés. Ils vivent du produit de leur chasse, de leur pêche et de l'exploitation des mines de fer, de plomb et d'étain, dont le pays abonde, et qui fait une des branches de leur commerce avec la Norwége, le Danemark et l'Angleterre. Ils passent leur vie au milieu des glaces que les ouragans et les flots en furie amènent et amoncellent sur les rivages, où elles forment des montagnes, des châteaux avec leurs tourelles de cristal, de hautes pyramides, des arcs surmontés d'aiguilles acérées. Au milieu de cet étrange paysage, on voit se mouvoir des troupeaux de phoques, courir des bandes d'ours blancs, leurs ennemis

acharnés : ces derniers s'élancent sur les larges échines de leur paisible proie, y enfoncent leurs dents avides, et de leurs ongles aigus les déchirent et les démembrant pour se repaître de leur chair.

“ Mais ce n'est pas tout encore ; mes courses ne se bornèrent pas là : un vaisseau baleinier d'Islande me porta jusqu'aux rives inconnues du Groënland, dont les habitants, de taille courte et ramassée, ont le visage entièrement aplati, et les yeux obliquement placés. Ils s'habillent avec les dépouilles des ours blancs, portent sur la tête des bonnets de peaux de martres, et aux mains des gants de poils de lapins blancs comme la neige. Ils se donnent, dans leur langue, le nom d'Esquimaux, et voyagent sur la glace, dans des traîneaux tirés par des rennes ou des chiens très-agiles. Leurs habitations sont construites en blocs de glace d'une telle dureté que la nuit comme le jour, ils y entretiennent des feux ardents sans que les murs se fondent : le plancher de ces habitations est recouvert de peaux de bisons, d'ours et de rennes. Quelques cabanes ont pour toiture des côtes de baleine sur lesquelles sont appliquées des peaux de phoques qui retombent de tous côtés jusqu'à terre en guise de tentes ; et, le croiriez-vous ? on trouve déjà dans ce pays des chrétiens, des naturels du pays convertis par les moines, des sièges épiscopaux, des églises épiscopales tout comme en Islande.” (1)

Yolande écoutait avec admiration les beaux récits du faux moine, mais l'abbesse se demandait à qui tendaient tous ces longs discours, et elle pria Dieu qu'il daignât l'éclairer. Lorsque l'imposteur eut fini d'énumérer toutes ces merveilles, qu'il avait entendu raconter à un religieux, autrefois missionnaire, en effet, dans ces pays-là, il s'adressa à Yolande, d'un air tout paternel :

— Je n'eus pas plus tôt appris que mon cher Pandolfe habitait Znaïm, que je me rendis auprès de lui. Mais jugez de ma douleur !... Je le trouvai au lit d'un coup de pied de cheval qui, sans lui briser l'os de la jambe, lui a meurtri les chairs si cruellement, qu'il ne pourra chevaucher de longtemps. Vous vous imaginez bien l'accueil qu'il m'a fait en me retrouvant après une si longue séparation... Que de souvenirs de notre jeunesse nous avons réveillés ! Aussi suis-je resté à Znaïm quelques jours de plus que je ne voulais, pour jouir de cette rencontre : mais avant-hier, au moment où je lui faisais mes adieux : “ Thibault, me dit-il tout à coup, avant de vous rendre en Pologne, il faut que vous me rendiez un

---

(1) Le christianisme fut en effet porté en Islande et au Groenland par des moines sortis de Norwége, vers l'époque dont nous parlons.

service d'ami. J'ai confié au monastère de Brunn mon Yolande, ma fille unique, pour qu'elle fût élevée d'une façon conforme à sa naissance, et comme une bonne chrétienne, par cette admirable femme que l'on nomme Théotberge, et qui dirige ce couvent avec tant de prudence, (que votre modestie me pardonne, ô ma révérende Mère !) Or, vous saurez, mon ami, que le Margrave de Brunn, le jeune Ottocar, a rencontré ma fille par hasard. Il me l'a fait demander en mariage, mais, en comparant ma condition à la sienne, je m'en suis franchement défendu : rien n'y a fait. Le prince a insisté et de telle façon qu'il a fallu me rendre. Toutefois, je ne veux pas abuser de l'autorité paternelle : voyez donc Yolande, je vous en prie, cher ami, et engagez-la à écouter les propositions du Margrave."

"Vous voyez, mon enfant, qu'il n'est pas nécessaire de discourir plus longtemps pour vous faire voir tous les avantages de la bonne fortune qui vous arrive. Votre futur époux est jeune, courageux, riche et puissant : vous êtes étrangère, peu favorisée des dons de la fortune, de naissance obscure, comparée à celle du jeune prince : il vous donne une couronne, il vous fait dame et maîtresse de tant de villes et de peuples ; quelle folie ce serait de refuser le magnifique établissement qui se présente ! Votre père, retenu qu'il est au logis par son accident, vous invite à accepter : il vous en prie, par l'affection paternelle qu'il vous porte, et votre mère ajoute que, si vous refusez, ce serait lui donner la mort."

Les deux femmes gardèrent un instant le silence, quand tout à coup Yolande, comme frappée d'une idée subite, regarda le moine en face, et lui dit :

—Mais, mon père, pardonnez-moi cette question, quel signe auriez-vous à me donner pour me prouver que vous m'êtes réellement envoyé par mon seigneur et père ?

—Vous avez raison, répondit l'indigne : Pandolfe, qui sait que votre prudence est au-dessus de votre âge, a prévu votre demande, et, se faisant apporter une petite statuette de Notre-Dame à laquelle vous avez une grande dévotion, et qui se trouvait au chevet de votre lit, me la remit en disant : Portez-la à ma fille de ma part et en mon nom.

Ce disant, il tira de son sac la Vierge d'ivoire que nous connaissons, et la mit sur la table.

—O chère et sainte image, s'écria la jeune fille, je te reconnais ! Tu fus la joie de mon enfance, tu seras la consolation de ma jeunesse : jamais plus tu ne me quitteras. Tu seras dorénavant ma conseillère, ma gardienne, ma protectrice, le guide de mes pas en ce monde. O douceur de ma vie, ô lumière et amour de mon âme !

—Que je me sais donc bon gré, reprit l'imposteur, d'avoir pris avec moi l'image de la divine Mère ! La voici, questionnez-la : elle vous dira d'être soumise aux volontés de votre père, aux désirs de celle qui vous donna le jour, aux vœux du puissant seigneur qui désire obtenir votre main. Voyons : dites-moi, que me faut-il répondre au Margrave de Brunn ?

—Vous lui répondrez, dit Yolande en regardant Théotberge, que je ne puis rien décider que je n'aie d'abord parlé à mon père.

—Comment ! s'écria le traître en rougissant de dépit, seriez-vous assez insensée, assez téméraire, pour répondre d'une façon aussi peu convenable au Margrave ?

—Pardon, mon père, dit alors froidement l'abbesse, mais Yolande fait en ce moment la réponse que toute jeune fille prudente doit faire en pareille occurrence. D'après vos propres paroles mêmes, l'indisposition de Pandolfe ne peut durer longtemps ; il ne rendra ici, et verra sa fille. En voulant attendre l'arrivée de son père, elle n'offense, ce me semble, ni le Margrave, ni vous.

#### VIII.—TROUVÈRES ET MAGIENS.

Aucune plume, aucun langage ne pourrait décrire la colère d'Ottacar, lorsqu'il vit, pour la seconde fois, ses ruses inutiles. Ce fut le malencontreux messenger qui en ressentit les premiers effets : il essuya imprécations, menaces, injures et mauvais traitements.

—Hé bien ! s'écriait le jeune homme hors de lui-même, le voilà donc ce rare génie qui lit dans les cieux, qui pèse les influences des astres, qui dirige les planètes dans leur course, et règle la marche du soleil et de la lune ! Imposteur ignorant ! maladroit ! qui n'a pas su persuader une enfant, vaincre une vieille femme. Il parle merveilleusement et fait l'entendu devant les sots qui croient à sa science douteuse, à ses mystères ténébreux, à ses diaboliques sortilèges, mais vienne quelqu'un qui lui résiste, et le lâche cède et fuit. Va-t'en d'ici, ôte-toi de mes yeux.... Je ne sais ce qui m'empêche de te fendre le crâne avec ma hache.

Au premier moment, l'astrologue fut un peu déconcerté de cette apostrophe, mais se remettant aussitôt et prenant un air effrayé et assuré tout à la fois, il dit à son jeune maître :

—Je suis marri jusqu'au fond de l'âme, Messire, de n'avoir pu réussir à votre gré, mais veuillez bien vous rappeler que personne n'a encore trouvé le secret de vaincre l'obstination d'une femme, quand elle s'est mise en tête de dire non. Oui, chercher à la faire



changer d'idée, c'est vouloir essayer de sauter par-dessus son ombre. Il faut beaucoup de douceur et de patience avec elles, c'est ainsi qu'il faut les prendre, et l'on finit par vaincre sans peine une résistance que n'auraient pu ébranler vingt paires de bœufs ou d'éléphants. Tentez d'autres moyens. Votre cour rassemble des Trouvères et des Ménestrels de grand talent; ils savent chanter, sur le luth et la mandore, les plus doux, les plus suaves refrains. Tâchez de découvrir si la chambre d'Yolande donne sur la prairie qui entoure le monastère, puis envoyez pendant quelques nuits de suite, l'un ou l'autre de vos Troubadours, qui lui chante les plus touchantes de ses ballades et de ses romances, celles surtout qui sont le mieux appropriées à votre position. Vous avez ici Godevise d'Aquitaine, Hildegarde de Lotharingie, qui pincent la harpe à ravir, puis Clet de Spolète, dont le chant l'emporte sur celui des fauveltes et des rossignols.

—En vérité, l'avis est bon ! s'écria Ottacar. Swatiza.... ici, fais en sorte de savoir si la fenêtre d'Yolande s'ouvre sur la prairie. Toi, cours de ce pas dire à mes chanteurs que je veux leur parler. Qu'ils attirent Yolande au balcon, c'est tout ce que je leur demande.... ils s'en trouveront bien.

Le couvent de Brunn était situé à moins d'une lieue de la ville, dans un lieu retiré, mais agréable; un parc antique l'entourait de ses épais ombrages, sous lesquels courait un ruisseau clair et limpide, qui se divisait en deux branches, dont l'une baignait les hautes murailles du monastère, le verger et le pied de l'église, pour aller se perdre au loin dans la prairie voisine. Pour pénétrer soit dans le couvent, soit dans l'église, il fallait traverser ce fossé sur de beaux ponts en pierres brunes, et comme les gardiens du lieu avaient soin d'arracher les plantes et les herbes aquatiques qui y croissaient, rien n'empêchait les fenêtres extérieures du bâtiment de se mirer dans les ondes pures, qui coulaient au-dessous. Celui des deux ponts qui conduisait à la porte principale, était mobile; les gardiens le relevaient après Complies pour ne l'abattre qu'après Prime. La partie extérieure des murs était extrêmement escarpée jusqu'au cordon de pierre, au-dessus duquel s'élevaient les quatre immenses façades latérales de l'édifice, qu'éclairaient des fenêtres à balcons, d'où l'on pouvait jouir de la vue de la campagne, et, pendant les soirées d'été, respirer la brise nocturne.

L'intérieur du monastère était fort vaste; il contenait, au rez-de-chaussée, plusieurs cloîtres, que surmontaient des galeries couvertes où, pendant l'hiver, aux jours de pluies, lorsque la neige venait ensevelir les campagnes, les jardins et les prés, les religieuses pouvaient se promener, et les jeunes filles prendre leur récréa-

tion. Au dehors était l'*hospice*, (1) disposé en appartements commodes, car à cette époque on donnait volontiers l'hospitalité aux voyageurs et aux pèlerins, et une image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui reposait dans l'église du couvent, en attirait chaque jour un grand nombre. D'un autre côté, s'étendaient les bâtiments réservés aux élèves : les parents seuls pouvaient y pénétrer, surtout quand ils venaient visiter une enfant malade ; enfin, plus loin, s'élevait le logement des religieuses, que la clôture rendait inaccessible aux séculiers, si ce n'est dans le riche quartier qui était réservé à l'abbesse.

Dans les salles du rez-de-chaussée, on recevait chaque jour, après le dîner, trois cents pauvres, auxquels on distribuait de la soupe, du pain, de la bière, et un plat de lard ou de viande salée.

Pour accoutumer ses élèves à la compassion envers les malheureux, la pieuse abbesse envoyait souvent quelques-unes d'entre elles aider les sœurs converses dans cette œuvre de charité. Pour que ces jeunes filles comprissent bien tout le mérite qu'il y avait à s'humilier aux pieds de ceux que Jésus-Christ avait appelés ses frères, Théotberge ne permettait de descendre qu'à celles dont la conduite était irréprochable. Yolande cependant avait tant supplié, et d'ailleurs sa manière d'être était tellement édifiante en tout, qu'elle avait obtenu la permission de descendre chaque jour auprès des pauvres femmes pour les consoler et les servir. Et en vérité, la noble enfant s'acquittait merveilleusement de cette tâche ; elle semblait rechercher les plus âgées, les plus infirmes, et s'empressait pour elles avec une sollicitude, une charité qui excitait l'attendrissement.

Pour savoir si la chambre d'Yolande donnait sur le jardin, et connaître au juste où elle était située, la diabolique Swatiza s'était adressée à celle de ces pauvresses qui semblait le mieux convenir à ses projets ; elle lui fit un léger présent, en lui disant :

— Bonne femme, fais en sorte de savoir où repose Yolande, mais sois prudente... demande-le, comme si cela venait de toi seule, et surtout que personne ne t'entende : tâche de me dire aussi l'étage et le numéro de sa fenêtre... il y en a tant dans cette façade !...

— Oh ! que oui ; rien qu'au dehors, il y en a autant que de jours dans l'année ; ce couvent est si grand ! Figurez-vous qu'à l'intérieur, chaque sœur en a deux, et l'abbesse plus de vingt, peut-être. Est-ce que vous voulez vous faire religieuse ?

---

(1) C'est ainsi que l'on nomme, dans les couvents, cette partie des bâtiments qui est réservée aux étrangers et aux voyageurs.

—Hé ! hé ! le monde a peu de charmes pour moi, et si l'on voulait bien me recevoir...

—Mais... au fait... pourquoi voulez-vous donc connaître la fenêtre d'Yolande ? Qu'est-ce que cela vous fait ?...

—Oh ! cela ne me fait guère... pourtant, je te le dirai. J'ai fait l'autre soir un pari avec une de mes compagnes. Nous passions le long des murs du monastère, au moment où les hirondelles vont et viennent, à la tombée de la nuit, en quête des insectes qui font leur pâture. L'une d'elles, dont le nid pendait aux anneaux d'une fenêtre, après avoir voleté ça et là, retournait en toute hâte donner la becquée à ses petits, tandis qu'une autre, se mettait en chasse à son tour, revenait aussi au même nid, et ainsi de suite à tour de rôle. A cette vue, je ne pus m'empêcher de dire : " C'est sans doute la fenêtre d'Yolande ?—Et pourquoi ? répondit ma compagne.—Pourquoi ? fis-je ; eh ! parce que c'est une jeune fille si charitable, que les hirondelles elles-mêmes la reconnaissent, et ont placé leur nid sous sa protection. Tu ne me crois pas ?—Non.—Gageons un gâteau.—Ça va : gageons." Et pour m'assurer de la chose, je me suis adressée à toi, qui la vois tous les jours.

—Oh ! oui, je la vois tous les jours... elle est si bonne pour moi ! Si vous saviez quelle perle de jeune fille c'est là ! nous la nommons l'ange de la Providence, parce qu'ici elle nous sert de ses propres mains, là elle nous fait une amitié, un jour elle nous apporte le meilleur de son dîner. Mais devinez un peu ce qu'elle fait pendant que nous attendons que la sœur converse nous apporte notre soupe ? Elle nous peigne, nous raccommode nos haillons, enfin, faut-il le dire ? elle nous coupe les ongles, avec ses jolies petites mains blanches, tandis que nous pleurons de tendresse, et que nous lui donnons mille bénédictions.

Peu de temps après cet entretien, par une nuit limpide et calme, au moment où la lune s'élevait à l'horizon, on entendit, au milieu des arbres du parc, les doux sons d'un luth, qu'accompagnait une harpe. Il faisait obscur sous le feuillage épais ; les rameaux entrelacés ne laissaient pénétrer aucun rayon de la lune ; pas une feuille ne tremblait sous la brise ; le petit ruisseau qui baignait les murs du monastère semblait traîner plus silencieusement ses ondes, la lune éclairait les fenêtres du dortoir d'un reflet plus calme, tout dans la nature reposait aux environs. Après les premiers accords, une douce et triste symphonie se répandit dans l'air, puis une voix tendre et sonore fit entendre un chant si expressif, si plein d'émotion, qu'il pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Pendant que ce chant plaintif s'élevait du milieu des arbres, accompagné des sons doux et harmonieux de la harpe, on vit, à la

lueur de la lune, plusieurs fenêtres s'ouvrirent et quelques têtes s'avancèrent furtivement, pour jouir de cette musique nocturne; mais la huitième fenêtre, celle de la chambre d'Yolande, restait obstinément fermée. Alors le chant recommença, mais sur un ton plus animé.

— Pourquoi, reprit la voix, pourquoi, jeune fille, veux-tu refuser un si beau parti? Crains-tu donc que mon chant t'attendrisse? Trembles-tu que les accords du luth et de la harpe ne te rendent moins inflexible? Ce puissant seigneur est le plus noble et le plus brave des jeunes gentilshommes de la Moravie; nul autre ne sait mieux que lui dompter un coursier ardent, ou le fatiguer dans les forêts, sur les traces d'un cerf agile, le guider au milieu des batailles, ou le faire manœuvrer dans un tournoi. Nul chevalier ne porte un haubert plus brillant, un cimier plus magnifique, aucune main ne manie mieux une épée. En un mot, il est la fleur des chevaliers, la joie de la cour; et pourtant, ce n'est qu'à toi seule qu'il veut offrir sa main, son trône et sa couronne de pierres.

Et le chant continuait encore, plus expressif et plus harmonieux, lorsqu'au travers le taillis du bois, s'avança un cavalier revêtu de son armure: il leva sa visière, et s'arrêta pour écouter; il paraissait ému. C'était Ottacar lui-même qui, impatient de connaître les effets de sa sérénade, était venu rejoindre ses musiciens. Mais la fenêtre restait impitoyablement fermée, tandis que celles des autres pensionnaires s'ouvraient les unes après les autres; on voyait même de temps en temps, à l'étage inférieur, apparaître le visage d'une sœur converse que la curiosité attirait, mais la huitième fenêtre ne s'ouvrait pas un instant. Aussi, comme l'horizon se teignait déjà d'une blanche lueur à l'Orient, la troupe chantante se remit en chemin pour Brunn, escortée du jeune Margrave. Au jour suivant, la sérénade nocturne fut le sujet de l'entretien de tout le monastère, d'autant plus que personne ne pouvait dire à l'intention de qui elle avait été donnée. Yolande se taisait tout en écoutant, mais après Tierce, elle se rendit auprès de l'abbesse, lui expliqua le sens caché des paroles du chanteur, en suppliant qu'on voulût bien la faire changer de chambre.

L'époque dont nous essayons de donner une esquisse était remplie de superstitions, auxquelles la profonde ignorance du Xe siècle avait donné naissance. Les peuples unissaient à une foi vive en Jésus-Christ, les préjugés antiques des nations, d'au delà des monts où ils avaient pris naissance. Ainsi que nous l'avons dit dans les chapitres précédents, beaucoup de ces nations teuto-niques et slaves étaient encore nouvelles dans la foi chrétienne;

elles conservaient quelque chose de leur rudesse native, et de leur barbarie naturelle ; elles dédaignaient de se soumettre à la plupart des lois civiles, faisaient consister l'équité et le droit dans la force brutale, et lorsque cette dernière leur faisait défaut, ils n'hésitaient pas à recourir aux moyens surnaturels. C'est ainsi que, dans leurs différends, soit publics, soit particuliers, ils rendaient la divinité elle-même arbitre de leur cause, et recouraient à l'épreuve de l'eau bouillante, à celle du feu et aux combats singuliers ; c'est ce qu'ils nommaient le jugement de Dieu. La querelle avait-elle lieu entre deux guerriers, ils en venaient au duel, et celui qui tombait mort, blessé ou vaincu, était reconnu coupable. Un homme était-il accusé de vol ou d'homicide, et ignorait-il le maniement des armes ? il invoquait le jugement de Dieu. Pour cela, on allumait un grand feu, et au moment où la flamme était dans toute son ardeur, l'accusé s'y élançait pour la traverser ; s'il en sortait sain et sauf, le peuple proclamait son innocence.

L'Eglise, toujours douce et sage, avait ces épreuves en horreur, et recommandait instamment aux évêques d'enseigner à ces chrétiens crédules et grossiers, qu'il ne fallait pas exiger de Dieu des miracles, que c'était le tenter, qu'il nous avait donné la raison et les lois pour décider du juste et de l'injuste ; mais il n'était pas facile d'éclairer ces esprits grossiers, et de dompter ces âmes féroces. Les lois n'ayant point de rigueur, les hommes n'avaient pour elles que du mépris ; ils aimaient mieux recourir aux vengeances particulières, qui, trop souvent, passaient en héritage de génération en génération. C'est pourquoi, l'Eglise avait institué les trêves de Dieu, qui étaient des temps consacrés à la prière, à la pénitence, et pendant lesquels il était défendu de combattre et de tuer un adversaire :

(à continuer)

---

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

Ceux qui nous voient à distance et à travers la fumée de ces vains combats de la polémique quotidienne, doivent avoir une bien triste idée de la France, au point de vue politico-religieux.

A première, vue en effet, tout semble désespéré. Nous sommes en république, et cela, dans un pays où république et révolution sont presque toujours synonymes, et où, d'autre part, les luttes électorales affectent toujours un caractère religieux très prononcé, les candidats ne manquant guère de se recommander de leur haine ou de leur amour pour le catholicisme.

Il semblerait donc que dans les élections de février, la France s'est prononcée en majorité contre les défenseurs avoués de son antique religion et qu'elle a voulu *réagir*,—c'est le mot consacré,—contre le *Syllabus*, le concile, les tendances unanimement ultramontaines de son clergé, les projets d'ailleurs avortés de restauration monarchique en faveur de Henri V., et généralement, contre la bonne volonté religieuse et les errements bien connus de la défunte Assemblée nationale.

Et ce qui donnait encore plus de relief à cette supposition, c'est l'éclatante et multiple défaite électorale de M. Buffet alors ministre dirigeant et en pleine possession de la confiance de l'ancien Parlement et de l'amitié du maréchal, président de la république.

M. Buffet, excellent catholique, mais parlementaire à l'excès, avait fait la république en haine d'un provisoire qui pesait à tous, mais d'où chacun ne voulait sortir que par la porte de sa préférence. Dans sa pensée, il s'agissait simplement de mettre l'étiquette républicaine sur le septennat et d'assurer ainsi le pouvoir tutélaire du maréchal MacMahon. Et nul ne peut dire en effet ce qui fût arrivé, si, épousant cette illusion, les conservateurs de droite se fussent ralliés en masse à la fiction dont il s'agit et eussent pris

à leur compte ce nouvel *essai loyal*, qu'ils avaient justement interdit à M. Thiers à une autre époque.

Mais il ne pouvait en aller ainsi, sans engager les principes. M. Buffet ne fut suivi que par une partie du centre-droit; et ainsi fut obtenue cette fameuse majorité d'*une voix*, à laquelle nous devons d'être légalement, sinon définitivement en république. Car, par la plus plaisante des contradictions, la république avait été reconnue à la fois définitive et..... révisable.

Révisable, elle devait l'être en effet, mais à brève échéance et d'une toute autre façon que l'entendaient M. Buffet et les orléanistes qui avaient imité son vote. Tandis qu'ils se flattaient de s'imposer ainsi en quelque sorte, aux conseils du maréchal, qui ne pouvant plus prendre ses ministres à droite, ne voudrait pas non plus les prendre à gauche, le centre gauche, affamé de pouvoir et à jeun de portefeuilles ministériels, perça à jour cette manœuvre, et, la période électorale ouverte, ne cessa de dénoncer à l'opinion le faux républicanisme du cabinet et ses secrets agissements en faveur des monarchistes.

En ce temps-là, toutes les préfectures de France étaient aux mains de ceux que depuis on a appelés par ironie les fonctionnaires de l'*ordre moral*. C'étaient des hommes de talent, presque tous bons chrétiens, et plusieurs de haute naissance. M. de Broglie avait fait appel à leur concours après la chute de M. Thiers, conservant toutefois un certain nombre de préfets non suspects de faiblesse radicalé et donnant en même temps aux grandes villes des maires énergiques et dévoués au maréchal.

Il arriva,—ce qui arrive toujours en pareilles circonstances,—que ces honnêtes gens et ces hommes de cœur se rapprochèrent du clergé, avec lequel ils se maintinrent généralement dans les meilleurs termes et qu'ils défendirent, ça et là, contre d'inqualifiables agressions.

Ce fut le prétexte d'attaques aussi passionnées que déloyales. Les candidats agréables aux préfets furent tous représentés comme des cléricaux ou des monarchistes déguisés; et mettant habilement en opposition le ministre et le maréchal, on représenta la situation de celui-ci comme menacée au même titre que l'idée républicaine; on parla de bouleversements éventuels et de changements de gouvernement, changements inévitables, si les candidats du préfet et de l'évêque venaient à l'emporter.

Bref, et le gouvernement n'intervenant pas par un scrupule exagéré d'impartialité et dans la crainte de retomber dans les candidatures officielles si reprochées à l'empire, le terrain fut miné ainsi sous les pieds des conservateurs et les candidats républicains.

sortant vainqueurs en grande majorité, le ministère et les catholiques parurent sombrer à la fois sous les mêmes ruines.

Il n'en était rien pourtant, et le clergé ne s'était pas commis à ce point dans la lutte politique et électorale. Dans beaucoup d'arrondissements, il n'avait même pas eu à opter entre des candidats également suspects au point de vue religieux, particulièrement là où la lutte se circonscrivait entre républicains et bonapartistes.

Là même où des champions décidés de la cause catholique se présentaient aux électeurs, les évêques et les prêtres n'avaient en aucune façon pressuré les consciences chrétiennes, comme on le leur a tant reproché depuis. Ce ne sont là que des calomnies profitables aux esprits sans pudeur qui les inventent, à ceux auxquels Voltaire disait : *Mentez, mentez : il en restera toujours quelque chose.*

Quoi qu'il en soit, ce fut à ce point de vue agressif, que les radicaux s'obstinèrent à expliquer leur victoire ; et pour que l'agitation religieuse durât plus longtemps, ils s'appliquèrent à invalider pendant deux mois, toutes les élections plus ou moins entachées de cléricisme. Le cas de M. le comte de Mun, élu trois fois par un arrondissement du Morbihan et renvoyé nonobstant devant le même collège électoral, a été l'un des plus curieux épisodes de cette mauvaise guerre.

Pendant ce temps, le centre gauche arrivait enfin au pouvoir dans la personne de tous ses orateurs un peu marquants et le maréchal, séparé violemment de M. Buffet, acceptait les choix de M. Dufaure.

M. Dufaure, épave de l'ancien cabinet où, avec MM. Decazes et Léon Say, où il représentait l'élément républicain, et boudait, aux applaudissements de la gauche, la politique conservatrice de ses collègues, ne pouvait pourtant pas, personnellement, effrayer le clergé et les catholiques. Chacun le connaissait comme un bon chrétien et portant, dans la pratique de ses devoirs, cette inflexibilité quelque peu rogue d'une indépendance que ne semblent pouvoir entamer ni la crainte servile ni le respect humain.

Mais nous ne sommes que trop habitués en France à distinguer entre l'homme d'Etat et l'homme privé ; et M. Dufaure, — ce roseau peint en fer, — comme on l'a si bien défini, ne tarda guère à donner lui-même, au point de vue religieux, toute la mesure de son insuffisance. Son programme parlait bien de la nécessité de sauvegarder *les saintes lois de la religion*, mais il indiquait en même temps comme nécessaire, un ramaniement, — lisez : une restriction de la loi, sur la liberté d'enseignement, si récemment et si chèrement obtenue de l'Assemblée nationale.



C'était l'os à ronger jeté aux gauches impatientes d'abord, puis à la presse républicaine qu'il fallait bien acheter, puis enfin aux radicaux qu'il fallait payer de leur concours. On prenait pour soi les portefeuilles ministériels et on leur laissait des promesses.

Il n'est pas téméraire de supposer que, dans la pensée de M. Dufaure, il ne s'agissait que de cela, témoin la visible mauvaise humeur et la faiblesse insolite avec lesquels il appuya le projet de loi de son collègue à la Chambre haute. Mais il n'en était pas de même de M. Waddington, protestant, libérateur et universitaire, très engagé avec les gauches et très désireux de se faire un peu de cette gloire parlementaire, qui, par malheur, ne précède pas toujours l'avènement de certains hommes au pouvoir et dont alors, sous peine de déchoir, la conquête oblige.

Son rôle fut facile à la Chambre basse, acquise d'avance en majorité à toute entreprise vexatoire et anti-catholique. Malgré les beaux discours de M. de Mun et de M. Keller, malgré l'appoint des bonapartistes et les mordantes philippiques de Paul de Cassagnac, le projet Waddington fut voté et—sauf opposition du sénat,—il fut décidé, que la collation des grades au lieu d'être attribuée à des jurys mixtes, comme le voulait la loi Dupanloup, serait rendue aux professeurs de l'Etat, dont elle assurait ainsi encore une fois, l'ancien et odieux monopole.

Heureusement, le Sénat fut d'un autre avis, et après 5 jours de la joute oratoire la plus brillante qui ait jamais illustré la tribune française, gain de cause fut donné à la loi et aux universités catholiques.

Il faut avoir été malheureux comme nous le sommes en ce moment, pour comprendre l'immense soupir de satisfaction et de soulagement qui accueillit ce vote. Déjà le Sénat s'était honoré en appelant M. Buffet, catholique et conservateur à la succession d'un sénateur décédé, qui n'était rien moins que M. Ricard, l'éphémère ministre de l'intérieur du nouveau cabinet et cela, malgré l'estampille gouvernementale donnée à la candidature de M. Renouard, son adversaire.

Si depuis, et par suite d'un déplorable malentendu, M. Dufaure a pu passer contre M. Chesnelong, tout fait espérer que la majorité se reformera sur ce nom sympathique au prochain scrutin et que la Chambre haute donnera ainsi un nouveau gage de ses sentiments conservateurs et catholiques.

L'histoire d'hier s'arrête là. Si maintenant nous jetons un regard sur le présent, et si nous nous demandons quelle est, au point de vue politique, la situation religieuse de notre pays, il ne sera peut-être que juste de dire qu'elle est encore plus menacée que

réellement compromise. Je vais tâcher de résumer impartialement et succinctement ce qu'il y a à craindre, puis, ce qu'il y a à espérer.

Ce qu'il y a à craindre, c'est hélas ! la Révolution si malheureusement acclimatée dans l'esprit français, si perfide, si souple, si aveugle chez les grands, si altérée, si féroce et si violente chez les petits : ce sont les sociétés secrètes, les mauvais livres et surtout la mauvaise presse qui pillule et prospère sous les coups mêmes de la justice, qui tendent à la paralyser, sinon à l'anéantir.

Nous avons un journal intitulé : *Les Droits de l'Homme* auquel le trop fameux Rochefort envoie des correspondances incendiaires. La prison, les amendes, les rigueurs judiciaires pleuvent sur cette feuille, sans autre effet, que d'en augmenter la clientèle et d'en raviver le succès. J'en citerais plusieurs autres à peine moins violents dont les scandaleux démêlés avec l'Etat ou les particuliers ne font qu'activer les affaires et élargir la veine des abonnements. Et parmi les feuilles républicaines réputées sages, quelles préventions anti-religieuses ! quelle ignorance, quels honteux compromis ! Des gens qui ne vont pas à la messe et qui ne savent plus leur *Pater*, invoquent Bossuet avec des larmes dans la voix et parlent de ressusciter le gallicanisme, qui n'a pas un seul—mais pas un seul—représentant en France. Le *Syllabus*, le concile, les jésuites, la papauté sont chaque jour trainés sur la claie, avec l'idée avouée de pervertir les masses et de pousser à une guerre sociale et religieuse.

Chaque matin vingt grandes feuilles au moins, dans la seule capitale, font feu de toutes pièces contre les empiètements du clergé, l'intolérance des évêques et les menées jésuitico-monarchistes. Chaque nuit, la hotte de ces chiffonniers littéraires s'emplit et le lendemain, c'est un débordement d'ordures.

C'est ainsi que nous avons en ce moment trois ou quatre grosses *affaires* dont 15 jours de déclamations injurieuses et de calomnies n'ont pas réussi à refroidir l'intérêt. L'affaire du général Ducrot se permettant de faire donner la bénédiction papale à ses troupes par l'évêque de Nevers : l'affaire du général Maurice ne craignant pas de déplorer, dans un banquet officiel, la suppression du traitement des aumôniers militaires : l'affaire des obsèques du maestro Félicien David à qui l'armée conformément à son règlement, a refusé, pour cause d'absence des ministres du culte, les honneurs attribués aux grands hommes décorés : enfin l'affaire du général Barry, célébrant dans un discours de distribution des prix les bienfaits de l'enseignement religieux comparé à l'enseignement matérialiste...

En même temps et de la même plume encore humide, averse de

compliments aux conseillers radicaux de Figeac, de Carpentras et de Toulon, qui, toujours sur l'estrade d'une distribution des prix, viennent d'insulter la religion de la majorité des Français de la façon la plus grossière.

Certes ! voilà bien des dangers, bien des avertissements, bien des menaces sinistres : et pourtant, rien ne me semble aussi déplorable que la division politique du parti religieux. En immense majorité, est-il besoin de le dire, nous sommes monarchistes et monarchistes convaincus. Cependant le second empire ne nous ayant pas fait que du mal et ayant même débuté sous les auspices les plus religieux, plusieurs d'entre nous sont restés bonapartistes ; et cela d'autant mieux que l'échec récent de la restauration des Bourbons, rend Napoléon IV plus près du trône que qui que ce soit et que ses adhérents affectent partout de se mettre à l'avant-garde du parti de l'ordre.

D'autres, en moindre quantité, mais d'une égale bonne foi, mettent leur confiance dans le régime républicain. Ce sont ceux qui se persuadent que plusieurs juges valent mieux qu'un roi en Israël et qui ont vu M. Dufaure à la messe.

L'unité d'action devenant chimérique en raison de ce morcellement du parti religieux, quelles peuvent être,—je reste toujours au point de vue humain,—nos ressources et nos espérances.

Bien peu de chose, si je m'en rapporte aux apparences et aux probabilités. Et cependant je ne puis m'empêcher de me reporter par la mémoire au lendemain des élections de février, alors que de bons prêtres se prédisaient avec conviction un exil ou une persécution à courte échéance, et qu'ils ne parlaient de rien moins, que de l'éventualité d'un convoi ramenant les communards de Nouméa et y déportant les curés en leur lieu et place.

Assurément, beaucoup de nos législateurs de l'extrême-gauche ne verraient pas d'inconvénient à cet échange, mais les modérés plus nombreux n'entendent pas de cette oreille. Qui servirait de cible aux passions révolutionnaires, si les curés n'étaient pas là ? Qui couvrirait le bourgeois et ses capitaux ? Qui ferait les frais des concessions ministérielles ?... Le clergé est le paravent d'une foule d'intérêts inférieurs qui ne peuvent vivre qu'à son ombre et ce serait se découvrir par trop, que de le livrer autrement qu'en détail, lentement et pièce à pièce. *Lentement et sûrement* : M. Spuller l'a dit, et c'est le mot d'ordre.

Mais l'occasion n'a qu'un cheveu, comme dit le proverbe : et souvent, l'on perd tout, à ne pas le saisir. Pendant ce *lentement*, on a vu la révolution se déchirer de ses propres mains et le bon Dieu, sans efforts, rétablir ses affaires. Je ne vois pas pourquoi

nous en désespérerions, du moment surtout que l'honorable maréchal est encore au pouvoir pour 4 ans et qu'il s'avoue,—mais est-ce bien sûr ?—au bout de ses concessions et de ses faiblesses.

M. Dufaure lui-même ne se laissera pas forcer sans en découdre, dans les retranchements extrêmes de l'ordre public où il s'est cantonné, et si, comme c'est assez probable, il est renversé par la gauche, il est possible que cet échec le rejette alors sur la droite avec une grande partie de ses coreligionnaires politiques. Alors la France pourra peut-être prendre peur, et qui ne sait que c'est lorsqu'elle a peur qu'elle se sauve et qu'elle s'aide !

D'autre part, toutes les œuvres catholiques sont plus florissantes que jamais. Les universités libres ont déjà poussé quelques racines et donné quelques fruits. L'armée, dans ses officiers généraux surtout, est en majorité conservatrice. La magistrature n'est pas encore entamée : l'épiscopat n'est pas encore amoindri, et les nouveaux préfets eux-mêmes prennent avec le clergé des ménagements et ont pour lui des égards, qui démontrent à quel point ils se sentent impuissants à gouverner, en dehors de l'idée religieuse.

Non, ne fut-ce que par intérêt, ce divorce ne se fera pas, tant que la centre-gauche sera au pouvoir. Il ne se ferait même pas avec un ministère Jules Simon ; et par le fait même de son attitude à la fois fière et dégagée de tout compromis malsain, le parti catholique est en mesure de se voir sollicité et flatté plus ou moins ouvertement, par tous les prétendants au pouvoir suprême. On ne gouvernera pas contre lui, tous les hommes politiques le savent, même ceux qui s'évertuent à gouverner sans lui. Dieu fasse pour le bonheur de la France, qu'il nous vienne quelqu'un ayant le courage de gouverner avec lui !

H. B.

Paris, Octobre 1876.

## CHRONIQUE DU MOIS

---

Son Excellence le gouverneur-général est revenu de sa tournée d'excursion dans la Colombie Anglaise, après une absence de près de deux mois. Lord Dufferin a été partout accueilli avec la faveur à laquelle a droit, à tous égards, l'illustre représentant de la Reine. Les Colombiens ont voulu profiter de son passage pour l'intéresser en leur faveur et obtenir qu'il les aidât à revendiquer les prétendus droits que leur assurent les termes d'entrée dans la Confédération, mais le noble lord les a courtoisement priés de porter leurs plaintes au pied du trône même. C'était assurément la meilleure manière d'écarter une question épineuse pour lui-même et pour son cabinet.

La récente nomination de l'honorable M. Laird, ministre de l'intérieur, au poste de lieutenant-gouverneur de la nouvelle province de Kewatin, dans le Nord-Ouest, a créé une vacance dans le cabinet fédéral. M. Mills vient d'être nommé pour remplir le poste laissé vacant. Ontario compte donc maintenant cinq représentants dans le cabinet fédéral.

La législature provinciale de Québec s'ouvrira le 10 novembre prochain. Sans connaître le programme du ministère, nous ne pensons pas que la session soit très orageuse, car les questions qui pouvaient susciter le plus de discussion ont été définitivement réglées l'an dernier. Toutefois il ne serait pas impossible qu'il passât quelque léger nuage sur le ciel politique de nos législateurs.

Les premiers ministres de Québec et d'Ontario ont eu dernièrement à Ottawa, une conférence sur la distribution des deniers qui lors de la confédération, se trouvaient dans le trésor de l'ancienne province du Canada. Quoique cette question n'ait pas été encore réglée, puisqu'on l'a référée au conseil privé de Sa Majesté, nous sommes heureux de constater au moins qu'elle a fait un pas vers sa solution.

Les honorables ministres provinciaux ont profité de la circonstance, pour conférer avec le ministre des finances, au sujet d'autres questions à régler entre l'ancienne province du Canada et la Puissance. On assure que cette entrevue aura pour résultat de hâter le règlement de ces difficultés.

Au commencement de ce mois a eu lieu l'inauguration de l'em-

branchement du chemin de fer du Nord, se rendant à St. Jérôme. C'est le premier tronçon de cette grande voie ferrée qui doit bientôt sillonner la rive Nord et assurer la prospérité et le développement de cette partie si importante de notre pays. Déjà les trains circulent régulièrement tous les jours entre St. Jérôme et Montréal, distance de plus de trente milles, et la facilité des communications devra nécessairement influencer sur notre commerce local. L'achèvement de cette partie de la nouvelle ligne nous donne l'assurance que l'an prochain, il nous sera permis de voir inaugurer le chemin de fer qui doit relier Montréal à Ottawa, en attendant que la ligne s'étende jusqu'à la capitale provinciale.

Les commissaires de l'Exposition du Centenaire ont octroyé les prix mérités par les exposants. Le Canada n'a pas été oublié et la part qu'il a reçue est certainement très belle. Il nous a fait cependant peine de voir le petit nombre de Canadiens-Français dont les noms ont été proclamés. Les Haut-Canadiens ont certainement figuré avec plus d'avantage que les habitants de Québec. Le nombre et la variété de leurs produits leur ont assuré une place marquante, tandis que notre part a été assez minime. Il faut attribuer ce résultat à l'apathie de nos manufacturiers qui ont ainsi manqué la plus magnifique occasion de faire connaître leurs produits et d'en assurer un marché avantageux, par le prestige qui réjaillit naturellement sur les articles qui ont remporté la palme dans cette joute pacifique.

La récolte est maintenant terminée dans la plus grande partie du pays, elle a dépassé l'attente de nos fermiers qu'un printemps langoureux avait d'abord fait désespérer. On peut affirmer que cette année a été exceptionnellement favorable à la campagne. On ne peut en dire autant des villes qui subissent de plus en plus les conséquences de la crise financière, s'il faut en juger par le nombre de maisons qui se voient forcées de déposer leur bilan. Sans être alarmiste, il est permis de penser que l'hiver se présente sous un aussi sombre aspect que l'an dernier. Le travail n'a pas fait défaut aux classes ouvrières, mais la modicité générale des prix a été telle que peu ont dû amasser des épargnes pour les jours mauvais. Tout le monde se rappelle les tristes démonstrations dont la ville de Montréal a été le théâtre l'hiver dernier. Si les autorités civiques prolongeaient le plus tard possible les travaux actuellement en opération dans la ville, peut-être éviterions-nous cette année le spectacle de milliers de gens parcourant nos rues en demandant du pain ou de l'ouvrage. On pourrait aussi appliquer les mêmes remarques aux travaux qui se poursuivent en dehors de la ville, tels que le nouvel aqueduc et le chemin de fer du Nord.

\*\*\*

En approchant du terme, la campagne électorale aux Etats-Unis redouble d'activité. Les deux partis ne négligent aucune chance de victoire, et rivalisent d'efforts pour assurer le succès de leur cause. Dans toutes les élections qui viennent d'avoir lieu, on a remarqué le nombre étonnant de votes qui ont été donnés de part et d'autre. On attachait partout une immense importance aux élections de l'Ohio et de l'Indiana, car on considérait ces deux Etats comme la clé de voûte de la campagne et du verdict que rendrait le scrutin, dépendait dans l'opinion générale l'issue finale de l'élection présidentielle. Aussi la lutte a-t-elle été rude, et les avantages partagés. Le parti républicain l'a emporté dans l'Ohio, par une assez faible majorité, tandis que l'Indiana a donné une majorité peu considérable aux démocrates. De sorte que les deux partis sont restés à peu près dans les mêmes conditions l'un vis-à-vis de l'autre.

Le Colorado, qui pour la première fois votait comme état, a donné la majorité au parti républicain qui l'avait élevé du rang de territoire à celui d'état. Dans la Georgie, les démocrates l'ont emporté par 80 mille voix. Ce dernier résultat est d'autant plus intéressant qu'il indique le progrès de la conciliation et de l'ordre dans les Etats du Sud, qui ont pu se dégager de la pression extérieure. Après la guerre, la Géorgie fut pendant plusieurs années livrée à la domination des *carpet baggers*, qui l'avaient réduite à une condition pitoyable. Il n'était question que de conflits entre blancs et noirs, jusqu'en 1872 où un gouverneur démocrate fut élu par une majorité de 56,886 voix. Depuis cette époque on n'entendit plus parler de troubles d'aucune sorte et l'Etat s'est trouvé tout-à-coup aussi calme que ceux de New-York et du Massachusetts.

Jusqu'ici les chances semblent assez divisées et il serait téméraire de prédire lequel des deux partis, qui se disputent le pouvoir, remportera la victoire. Il reste trop d'états considérables à voter, pour que l'on puisse faire un calcul même approximatif. Toutefois la perspective des démocrates est excellente. Elle aurait pu devenir mauvaise, si le Sud avait été découragé par des majorités républicaines écrasantes dans l'Ohio et l'Indiana; mais avec un résultat comme celui que nous avons constaté dans ces deux états, les populations du Sud ne peuvent que se sentir encouragées et redoubler d'efforts pour assurer, par un concert énergique, le triomphe du parti dans lequel résident toutes leurs espérances de justice et de réparation. Les états de New-York, du New-Jersey et du Con-

necticut n'ont pas encore été appelés à donner leur scrutin. Ces trois états se sont prononcés du côté démocratique aux dernières élections et ont chacun un gouverneur démocrate.

\* \* \*

La question d'Orient absorbe tellement l'attention de l'Europe que toutes les dépêches transmises par le câble ne nous entretiennent que des complications qui ont surgi à la suite de la guerre de la Serbie. Dans la situation actuelle tous les efforts et toute l'habileté de la diplomatie semblent impuissants à prévenir une rupture entre la Russie et la Turquie. Il pourrait bien arriver qu'avant un mois toute l'Europe se trouvât entraînée dans une guerre universelle.

La Russie arrêtée dans ses plans d'agrandissement, par la guerre de Crimée, veut reprendre la partie qu'elle a perdue en 1855. Les circonstances la favorisent singulièrement et elle semble prête à mettre à exécution la clause du testament de Pierre-le-Grand, qui léguait à ses successeurs le soin de s'emparer de Constantinople. Cette fois, elle ne rencontrera pas d'opposition du côté de la France, bien décidée à ne pas intervenir. L'Angleterre tout en ne voyant pas d'un bon œil les futures conquêtes de la Russie, ne peut prendre fait et cause pour la Turquie et les journaux anglais les plus influents déclarent emphatiquement que ce serait une folie de sacrifier la plus petite parcelle de sang ou d'argent anglais pour le soutien de l'empire ottoman.

Le cabinet anglais est décidé à n'intervenir que dans le cas où ses intérêts du côté de l'Orient et sa suprématie sur les mers seraient sérieusement menacés par les empiètements de la Russie. D'ailleurs l'opinion publique s'est fortement prononcée en faveur des populations chrétiennes actuellement aux prises avec la Turquie et ne permettrait guère une intervention qui tournerait à l'oppression des rebelles. Tout ce que l'Angleterre peut faire actuellement se réduit à presser la Porte d'accepter les dernières propositions de la Russie : conditions qui ne sont pas elles-mêmes éloignées de celles qu'ont déjà posées les diplomates anglais.

La Russie réclame la complète indépendance de la Serbie et la reconnaissance du Monténégro comme état libre, avec un agrandissement de territoire. De plus, elle veut l'établissement d'un gouvernement autonome en Bosnie, en Herzégovine et en Bulgarie. Puis pour elle-même elle exige cette lisière de la Bessarabie qui lui fut enlevée par le traité de 1856. On sait bien que ce n'est là qu'une partie de ce qu'elle convoite, mais on peut croire qu'elle



veut jusqu'au bout conserver les apparences de la modération, en attendant que d'autres circonstances lui permettent de mener ses projets à bonne fin.

La Porte sera-t-elle assez sage pour accepter ces conditions, quelque dures qu'elles puissent lui paraître, ou préférera-t-elle tenter les chances de la guerre, dans la conviction où elle est que tôt ou tard il lui faudra toujours en venir à une lutte avec sa mortelle ennemie. Il est difficile de prédire quelle sera sa réponse à cet *ultimatum* de la Russie. Peut-être aussi que le fanatisme musulman, qui depuis le commencement de la guerre serbe s'est développé d'une manière étonnante, ne lui laissera d'autre alternative que de combattre une puissance bien supérieure en forces.

Il serait à souhaiter, pour le repos de l'Europe et la sécurité des populations chrétiennes disséminées dans les diverses parties de l'empire ottoman, que la Turquie acceptât les conditions que la Russie pose comme *ultimatum*. Car, il ne faut pas en douter, la déclaration de la guerre sera le signal d'un massacre général des chrétiens partout où ils ne seront pas suffisamment protégés. Toute l'influence des autorités, même bien disposées, ne suffirait pas pour les préserver de la haine héréditaire des mahométans.

L'Autriche ne se montre pas disposée non plus à intervenir. Une partie de l'empire de la Hongrie est opposée à l'affranchissement des Slaves, tandis que l'Autriche proprement dite se déclare en leur faveur. D'ailleurs l'empire autrichien ne peut suivre d'autre politique que celle que lui tracera sa voisine redoutable, l'Allemagne dont la ligne de conduite est plus que jamais énigmatique. Jusqu'ici Bismarck, qui conduit les destinées du grand empire allemand, n'a pas fait connaître sa pensée, et il laisse agir la Russie. Toutefois, on ne peut douter que le rusé diplomate n'ait quelque plan en réserve, et que, lorsque l'heure de partager les dépouilles sera venue, il ne soit à son poste pour réclamer sa part.

Les derniers bulletins nous apprennent que la politique d'abstention attribuée à l'Angleterre n'est qu'un leurre et que le Conseil des ministres a décidé de faire occuper Constantinople par une armée de quatre-vingt mille hommes, dès que la Russie sera entrée sur le territoire turc. Le ministère de la guerre aurait déjà donné ordre à la flotte anglaise stationnant dans la baie de Besika de se rendre dans le port même de Constantinople. Comme on le voit les complications surgissent à chaque instant et la situation en Europe est telle que l'on peut s'attendre à d'effroyables bouleversements.